

Ciné

Critique

À Amiens,
50 ans de cinéma,
40 ans de festival,
20 ans de ciné St-Leu

4
UN JOUR SANS FIN

14
STAND BY ME

24
BANDE A PART

30
CARNETS DE VOYAGE

34
MICROCOSMOS

41
FIFAM 2021

44
LA MAISON
DE LA CULTURE



DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Sylviane Fessier Marcos

RESPONSABLE DE LA RÉDACTION

Alexandre Levaray

COORDINATION DU PROJET

Jean-Pierre Marcos

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Farida Lahsen

PRODUCTION

Association des journées
cinématographiques d'Amiens

RÉDACTION

Jean-Pierre Garcia, Fabien Gaffez, Annouchka de Andrade, Lam Lê, Atahualpa Lichy, Izza Genini, Michel Amarger, Michel Luciani, Edoaurd Balesdens, Jean-Marie Faucillon, Jacques Leclercq-k, Nathalie Hatron, Christophe Grébaux, Françoise Grieu, Gilbert Filinger, Alexandre Levaray, Noël Lecoutre, Benoit Ginisty, Nicole Fernández Ferrer, Catherine Ruelle

PHOTOGRAPHIES

Michel Bridoux, Véronique Lesperat-Héquet, Jean-Pierre Marcos, Yves Faure, Laurent Rousselin, Jacques Leclercq-k, Jean-Marie Faucillon, Philippe Ammon, Hélène Reitzaum, Filippo Monteforte

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Wilhem Arnoldy, WAG&W

IMPRESSION

Imprimerie Leclerc, Abbeville (80)

Ciné Critique

EDITORIAL / THE FRONTPAGE

– Nous sortons petit à petit de la tourmente de la crise due à la Covid19, les films nous ont manqué, les cinéastes nous ont manqué, les salles nous ont manqué, VOUS nous avez manqué... Tellement !

Certes les mesures sanitaires ne permettent pas encore d'optimiser la circulation des spectateurs vers nos salles de cinéma, et il semble qu'ils peinent encore à retrouver le nécessaire chemin des salles, mais assurément nous tiendrons ce 41^{ème} Festival, tout est prêt.

De manière volontairement optimiste nous avons édité ce troisième numéro du spécial Ciné Critique, notre façon à nous de fêter dans la durée les 40 ans du festival et les 20 ans du Ciné Saint-Leu, comme l'aurait fait Shéhérazade, narrant peu à peu les chapitres d'une histoire dont la fin à ce jour n'est toujours pas connue. Ce numéro maintient le cap des deux précédents, et vous offre des histoires racontées, des points de vue, des regards émouvants, voire bouleversants, de cinéastes

et journalistes, venu(e)s d'ici et de là-bas, des témoignages d'une partie de celles et ceux qui ont porté et partagé avec nous ce beau projet cinématographique à l'échelle d'une ville, la nôtre, Amiens, aujourd'hui connue dans le monde, grâce au cinéma. À l'heure où se dessine la possibilité pour Amiens de devenir Capitale Européenne de la Culture, nous revenons en mémoire toutes les rencontres, tous les échanges, sans frontière aucune, que le Festival et le Ciné Saint-Leu ont portés, en européens convaincus, en citoyens du monde et qui ont fait d'Amiens la capitale mondiale du cinéma et de toutes les cultures chaque année en novembre.

Rappelons que le Ciné Saint-Leu est depuis presque 20 ans une salle labellisée Europa Cinema, label exigeant qui illustre bien son travail d'excellence. Notre volonté de laisser une trace de toute cette belle aventure se concrétise et verra sa conclusion en mars ou avril 2022 avec un quatrième et dernier numéro con-

sacré à l'avenir du cinéma, à l'avenir du Festival et du Ciné Saint-Leu, au nécessaire passage du relais à une nouvelle génération, un numéro consacré aux Héritiers. En attendant profitez de cette 41^{ème} édition du festival et de la belle programmation que nous propose une fois encore, Annouchka de Andrade aidée de sa jeune et talentueuse équipe, et fréquentez sans modération nos salles de cinéma.

Je ne peux terminer sans vous annoncer, avec grand plaisir la parution du livre d'Alexandre Levaray, doctorant en cinéma, consacré à l'histoire du Festival d'Amiens dans l'histoire du cinéma et des festivals en France, intitulé : Le Cinéma, un pays sur la carte du Monde, aux éditions de la librairie Labyrinthe et disponible à l'ouverture du festival. Nous espérons que cette belle épopée perdurera au-delà de 2021 et je peux d'ores et déjà vous promettre que nous y emploierons toutes nos énergies.

Sylviane Fessier Marcos, Présidente des JCA.

Un jour sans fin

Trois directeurs pour trois visions complémentaires

• Jean-Pierre Garcia, Fabien Gaffez et Annouchka de Andrade

PAGE 4

LE FIFAM DE 2000 À 2011

/PAR JEAN-PIERRE GARCIA

Jean-Pierre Garcia revient sur les onzes dernières années où il fut directeur artistique du Festival International du Film d'Amiens.



• James Coburn

2000

Le festival filait droit sur ses vingt ans. Pourtant, nulle volonté rétrospective ne nous agissait. Si ce n'est le désir de poursuivre nos activités, d'amplifier certaines thématiques : cinémas et vidéos des peuples indigènes des Amériques, cinémas d'Afrique (du nord au sud), patrimoine cinématographique européens « 15 X 15 », cycle Polars Latinos... Et quelques hommages et rétrospectives marquants.

Hommage en sa présence à l'un des pères du cinéma indépendant mexicain, cinéaste d'avant-garde, **Jaime Humberto Hermosillo**, l'un des premiers à parler d'homosexualité, mais aussi à utiliser la vidéo comme outil de création. Son regard acéré sur la société mexicaine n'hésitait pas à dire ses quatre vérités à

une bourgeoisie qui lorgnait sur le soleil de Miami et ignorait complètement les réalités douloureuses du pays.

Hommage à James Coburn (en sa présence), le grand comédien accompagnait plusieurs des films clefs de son immense carrière dont *Pat Garrett et Billy the Kid* de Sam Peckinpah; il réalisait là un vieux rêve du festival : associer les deux stars du film, chez nous. Ce qui se fit avec quelques années de décalage : Kris Kristofferson était présent au 13^e Festival.

Hommage à Claire Denis, cinéaste française. Fascinée par le travail de Monte Hellman, Claire Denis présentait l'intégrale de son œuvre, apportant un regard au féminin sur des thèmes trop habituellement réservés aux hommes.

Jack Arnold, avant de devenir réalisateur de long-métrage à l'âge de 34 ans, écuma nombre de métier et de tâches subalternes dans l'univers des studios. L'un des titres phares de Jack Arnold est un classique aujourd'hui : *L'Homme qui rétrécit* (à la suite d'une radiation atomique). Organisateur de cette belle rétrospective avec la Cinémathèque Française, le festival produisit également *Jack Arnold, l'étrange créateur* le premier ouvrage consacré à cet auteur (Éditions Vol de Nuit).

La Licorne d'Or 2000 (Grand Prix) a été attribuée à *Time's Up* de Cécilia Barriga (Chili/Espagne). L'histoire d'une psychothérapeute qui pour être plus près de ses patients se met à consulter dans son camion; cet insolite cabinet se situe à New-York. Le Jury était présidé par Fernando Solanas, cinéaste argentin déjà présent à Amiens en 1980.



• James B. Harris

2001

Deux hommages. **Balla Moussa Keita**, grand comédien malien décédé en mars 2001. C'est Souleymane Cissé qui lui donne sa première chance au cinéma dans *Den Muso* (*La jeune fille*). Il tournera aussi pour Cheick Oumar Sissoko, Adama Drabo ou Abdoulaye Ascofaré. Présenter l'œuvre de cet immense comédien nous a fait accomplir en 2001 un tour parfait de l'histoire des 20 premières années du cinéma malien.

Hommage (en sa présence) à James B. Harris. Il restera celui qui a permis à Stanley Kubrick de démarrer la carrière que l'on connaît. Il produit *The Killing/L'Ultime Razzia* en 1956, *Paths of Glory/Les Sentiers de la gloire* en 1957 et *Lolita* en 1962. Outre la production de ces trois titres, James B. Harris tourna en tant que réalisateur des films aussi marquants que *The Bedford Incident/Aux postes de combat*, 1966 (avec Richard Widmark), *Some Call It Loving/Sleeping Beauty. Fast Walking* (1982), *Cop* (1988). Rencontrer l'auteur d'une œuvre

LE FIFAM DE 2012 À 2016

/PAR FABIEN GAFFEZ

Compilation d'extraits des éditoriaux de Fabien Gaffez, directeur artistique du festival de 2012 à 2016.



• Ricardo Aronovitch et Fabien Gaffez

2012

HOMMAGES Raoul Peck (réalisateur, Haïti); Ricardo Aronovich (Directeur de la photo, Argentine/France); Vatroslav Mimica (Réalisateur, Croatie).

RÉTROSPECTIVES Voyage à travers le cinéma Croate, Claude Sautet tout entier, La Brit Horror, Les soixante ans de Positif.

PANORAMA Cinémas d'animation européen, La Slovaquie s'anime.

«C'est quoi, un festival? C'est donner de la mémoire à ce qui n'en a plus. C'est traverser l'histoire du cinéma crotate, condamnée aux oubliettes de notre nombriliste. C'est revoir Sautet tout entier et renouer avec la riche tradition du cinéma classique français. C'est donner à voir les mauvais genres que l'on dénigre, comme le nouveau cinéma d'horreur britannique et son chef de file Christopher Smith. C'est combattre aux côtés d'une revue de cinéma dans sa guerre du goût. C'est saluer en Raoul Peck un cinéaste qui n'entend pas se contenter des "images des autres". C'est mettre en lumière le métier de directeur de la photographie à travers l'œuvre de Ricardo Aronovich, explorant la patrie perdue du 35 mm. C'est recomposer notre propre histoire à travers à travers la "France Technicolor" de Mehdi Charef. C'est passer en contrebande les films jamais vus de Vatroslav Mimica. C'est aussi écouter la voix d'icônes sublimes du cinéma : Anouk Aimée ou Hanna Schygulla.» F.G

C'est *Offline* de Peter Monsaert (Belgique) qui reçoit la licorne d'or. Le jury était présidé par le réalisateur algérien Mehdi Charef.



• Mike Hodges

2013

HOMMAGES Asoka Handagama (réalisateur, Sri Lanka); Denis Lenoir (Directeur de la photographie, France); Lam Lê (réalisateur, Vietnam/France) et Mike Hodges (réalisateur, Royaume-Uni).

RÉTROSPECTIVES Tulsa Oklahoma Cinéma, Gérard Blain cinéaste, Cinéastes d'Afrique du sud, L'autre néoréalisme, Mexico SF

«Chaque artiste à qui nous rendons hommage fait rimer l'ailleurs d'où il vient, avec l'ici de notre festival : le Sri-Lankais Asoka Handagama, le Français Denis Lenoir, le Vietnamien Lam Lê, le Britannique Mike Hodges sont autant de faisceaux qui éclairent tous les visages du cinéma. Ils ont tous la conviction chevillée au corps que le cinéma doit, avec ses propres armes, résister à la pensée unique ou à la culture de la masse. Cette figure de résistance se retrouve chez Gérard Blain, cinéaste

rebelle dont les films exigeants doivent être redécouverts. De même du fantôme de Tom Joad qui traverse la rétrospective-monde "Tulsa Oklahoma Cinéma", mettant par ailleurs en lumière une ville-jumelle de celle d'Amiens. Le documentaire italien de "l'autre néoréalisme" était aussi une manière pour un pays de se reconstruire, après la guerre, à travers le cinéma. Que dire des cinéastes sud-africains, qui résistent aux paradoxes de la société post-apartheid ravivant les réflexes du passé? Enfin la rétrospective Mexico SF affirme notre amour des "mauvais genres", de ceux qui ruent dans les brancards du bon goût.» F.G

C'est *Leçons d'harmonie (Uroki garmoni)* de Emir Baigazin (Kazakhstan) qui remporte le prix du jury, présidé par le réalisateur Stéphane Brizé.



• Jean-Pierre Marielle

2014

Pendant les prises de parole précédant la projection, tout à coup une certaine agitation s'empare de la salle. À peine sommes-nous sortis pendant la courte pause qui sépare la partie protocolaire de la projection que la nouvelle tombe, glaçante : Paris est en état de siège, un triple attentat a endeuillé la capitale, si celui du stade de France a échoué grâce à la vigilance de la sécurité du Stade, les terrasses de cafés et de restaurants des 10^e et 11^e arrondissement ont été mitraillées et surtout un concert au Bataclan rassemblant 1500 personnes a été le lieu d'un massacre : 89 morts dont, nous l'apprendrons plus tard, Thomas Ayad, le fils de notre ami Hacène Ayad. Ce sont au total 130 morts et 413 blessés dont 99 en état d'urgence absolue que nous déplorerons à l'issue de cette soirée sanglante.L'incrédulité le dispute à l'effroi. Ici, en Picardie nous essayons de gérer l'urgence, enviant quelque peu la bienheureuse ignorance de ceux qui sont encore en salle à regarder le film, répit de courte durée. Il faut mettre en place des solutions de secours, héberger ceux qui avaient prévu de retourner à Paris, rassurer comme on peut en allant à la pêche aux nouvelles, ceux qui ont un proche à Paris ou, pire encore, au concert. La nuit fut bien courte.

HOMMAGES Jean-Pierre Marielle (comédien, France); Volker Koepp (documentariste, Allemagne); Vittorio Storaro (directeur de la photographie, Italie), Jean-Michel Kibushi (réalisateur, RD Congo)

RÉTROSPECTIVES Les aventures de Merian C. Cooper (réalisateur, producteur, États-Unis), L'œuvre unique, Guru Dutt cinéaste (Inde).

«Deux symboles déterminent notre philosophie : Pygmalion et King Kong. PYGMALION est notre manière de soutenir la jeune création européenne, en accompagnant un réalisateur dans la jungle de l'industrie du cinéma. Un jeune réalisateur qui trouvera des frères d'armes à bord de cette nouvelle arche. Car toutes les figures que nous distinguons ont pour point commun d'être des visionnaires pragmatiques, des rêveurs lucides, des guerriers de l'imaginaire. Mahamat-Saleh Haroun, Jean-Pierre Marielle, Merian C. Cooper, Jean-Michel Kibushi, Guru Dutt, Volker Koepp, Vittorio Storaro : tous, sans exception, chacun à son époque, à sa manière, a changé le visage du cinéma, porté par le mouvement de permanentes révolutions intérieures. Tous nous inspirent et nous guident.

Le Roi Kong prend ses quartiers au sommet de la Tour Perret. Il n'est pas le symbole d'un danger aveugle, mais celui d'une passion fixe : son créateur le voulait plus grand. Nous avons nous mêmes ces rêves de grandeur.

Chaque festival se bat bec et ongles, corps et âme, pour bâtir une œuvre unique : la huitième merveille du monde.» F.G

Ventos de agosto de Gabriel Mascaro (Brésil) reçoit la licorne d'or par un jury présidé par la réalisatrice Karin Albou.



• John Landis

2015

HOMMAGES John Landis (réalisateur, États-Unis); Rui Poças (directeur de la photographie, Portugal).

RÉTROSPECTIVES L'ouvroir de Bruno Podalydès et Pierre Salvadori, Albert Lewin intégrale, 120 ans de cinéma Gaumont.

«Avec une équipe et un budget réduits, nous avons gardé notre appétit pour la diversité, notre amour de tous les cinémas, notre joie

difficultés qu'on abandonne ses amis et décident de rester à Amiens.

Bientôt, après des annonces contradictoires de la presse, le festival peut reprendre : le dimanche après-midi, malgré un temps invitant à la promenade, notre public est là, en famille; le hall du premier étage de la MCA bruisse de conversations, des cris des enfants, lorsque je le remercie de sa fidélité, il m'assure de son attachement au festival.... dès le lundi nous allons reprendre une activité presque normale. Presque, car il y a quelques petites modifications : les contrôles de sécurité ralentissent les flux, mais le public s'y prête de bonne grâce, quant à nous, nous devons être d'une disponibilité sans faille et d'une vigilance à toute épreuve : dès l'ouverture de la MCA nous sommes présents pour confirmer le bien-fondé de la présence de tel ou tel de nos personnels ou de nos invités, la présence de stagiaires que nous ne connaissons pas nécessairement, complique parfois un peu la tâche, mais tous l'acceptent, conscients des enjeux.

Tout au long de ce festival le soutien et la solidarité manifestés tant par les invités

d'en découdre. Nous nous sommes mis dans la peau de ces réalisateurs que nous admirons tant, ces autres contrebandiers qui, avec de petits budgets, contraints par les codes du genre, parviennent à imposer une vision originale. Nous serions tel le directeur de la photographie Rui Poças qui s'adapte au projet du réalisateur et invente des formes neuves. Nous serions tel Andrei Cretulescu qui filme coûte que coûte et à bas prix. Nous serions tels Bruno Podalydès et Pierre Salvadori qui ouvrent de nouveaux chemins au cœur du cinéma français. Nous serions tel Albert Lewin qui apportait par la bande sa grande culture au sein de l'industrie hollywoodienne. Nous serions tel John Landis, notre invité d'honneur, qui a su infiltrer le système des studios en y apportant sa douce folie cinéophile. Landis est l'auteur de plusieurs films culte dont les Blues Brothers qui, comme le FIFAM, fêtent cette année leurs 35 ans. C'est pourquoi nous avons choisi ce film pour ouvrir cette 35^e édition au Multiplexe Gaumont, dans le cadre d'un autre anniversaire; les 120 ans de cinéma Gaumont. Et nous suivons l'exemple des frères Blues en ré-enchantant un peu le monde autour de nous, tout en gardant un œil ironique qui maintient les états d'âme à distance.» F.G

La montagne magique de Anca Damian (Roumanie) reçoit le prix du jury. Le président du jury est Lam Lê (Vietnam/France).



• Douglas Trumbull

2016

HOMMAGES Dang Nhat Minh (Réalisateur, Vietnam); Douglas Trumbull (Directeur des effets spéciaux, États-Unis).

RÉTROSPECTIVES l'ouvroir de Rob, Le Japon après les nuages, Louis Malle, Kolosary Cinema Malagasy.

«Cette nouvelle édition du festival est forcément marquée par l'année écoulée, témoinne d'une liberté engagée, qu'elle se conjugue au passé, au présent, ou même au futur. Douglas Trumbull, pionnier des effets spéciaux et inventeur visionnaire, réinvente notre futur et nous rappelle la fragilité de la planète sur laquelle nous vivons. Le cinéaste vietnamien Dang Nhat Minh témoigne lui aussi de la résistance de l'art au seins d'une société tourmentée. La Grecque Konstantina Kotzamani, par le simple regard qu'elle

avec les précautions nécessaires, dans les petites villes de Picardie comme ce sera le cas à Cilly en Ponthieu. Porter la culture et la découverte non seulement du cinéma, mais aussi des autres, dans tous les lieux, chez tous les publics, fait partie des missions que nous nous sommes assignées. La semaine cinématographique affirme donc à la face du monde notre rôle de passeurs de culture, d'architectes d'un monde plus fraternel malgré les semeurs de haine.

Le jury présidé par Lam Lê va couronner, dans le droit fil de l'état d'esprit qui a animé tout au long ce festival, le très beau film d'animation de la réalisatrice Anca Damian La montagne magique qui retrace l'histoire vraie d'un don Quichotte des temps modernes : Adam Jacek Winkler, un idéaliste nostalgique d'un idéal chevaleresque mettant sa force au service du plus faible, va combattre, au côtés du commandant Massoud, les soviétiques que, à la suite d'exactions contre sa famille, il exècre. Mais plus que de la mise en œuvre d'une vengeance familiale, c'est d'un sacrifice de soi au service d'une cause qu'il s'agit ici, relaté par cette œuvre profondément humaine qui ne cèle rien de la grandeur et des faiblesses de son héros.

porte sur les choses et les êtres, les transforme en fable inédite. Quant à Rob, il fait partie d'une génération qui a su se ré-approprier le monde sans imaginer un seul instant pouvoir le changer. Notre grande rétrospective Japon, après les nuages est à la fois un aide-mémoire et un cri d'alerte, au moment où notre Histoire semble bégayer. De même, la rétrospective malgache nous invite à ne plus regarder notre nombril, quand la vie s'enrichit de ses migrations plurielles (Madagascar aura son ambassadeur en la personne de Raymond Rajaonarivelo, sans doute le plus illustre des réalisateurs malgaches). Louis Malle, l'un de nos plus grands cinéastes français, savait porter un regard sans concession sur nos démons intérieurs. Enfin, ce festival se place sous le bienveillant patronage de Philippe Faucon, réalisateur clairvoyant dont les films nous aident à mieux comprendre la France de 2016.» F.G

La licorne d'or du 36^e Festival a été décernée à *The road to Mandalay* de Midi Z (Birmanie). Le Jury était présidé par Philippe Faucon •



• Inauguration du festival le 13 novembre 2015

La forme de ce film est somptueusement onirique et son propos en accord avec tout ce que nous venons de vivre. Lam Lê, au cours de son discours, rendra hommage à ces valeurs que nous tentons, quoi qu'il arrive, de défendre. Le festival aura tenu bon pendant la tempête, sans se renier, sans céder à la faiblesse ni à la peur, portant au contraire haut les valeurs qui présidèrent à sa naissance contre tout ostracisme, pour la paix et l'amitié entre les peuples et ce, grâce à un magnifique élan de tous : invités, équipe, public, jurys, pouvoirs publics, partenaires. Qu'ils en soient ici remerciés.



L'ITW D'ANNOUCHKA DE ANDRADE

/PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLOTTE LIPINSKA

D'OÙ VIENT CETTE PASSION POUR LE CINÉMA?

Plus qu'une passion, je crois que c'est dans mon ADN! J'ai été élevée dans la culture cinématographique par ma mère cinéaste et mon père, un poète et homme politique. J'ai eu la chance de grandir dans une famille où la culture, la création et l'art en général faisaient partie du quotidien. Très tôt, j'ai fréquenté des personnes de culture et d'origine

Il était inévitable que mon itinéraire personnel croise la route du Festival d'Amiens

variées qui associaient étroitement l'art à leur vie. Même dans les périodes les plus tourmentées d'ailleurs, car mes parents étaient aussi très engagés aux côtés des grandes figures politiques des mouvements d'in-

géante, qui avait dit «non, ça suffit» à Jean Genet alors qu'ils écrivaient ensemble un scénario!

QUELLE EST VOTRE INSCRIPTION DANS L'HISTOIRE DE CE FESTIVAL?

Il était inévitable que mon itinéraire personnel croise la route du Festival d'Amiens. C'est un Festival ouvert à toutes les cinématographies, cosmopolite, tout comme moi qui ai vécu en Russie, au Maroc, en Algérie, en Guinée-Bissau. Et qui ai travaillé pour le cinéma et l'audiovisuel aux États-Unis, en Colombie et en Espagne. Je partage pleinement la curiosité et l'appétit de ce festival pour toutes ces cinématographies du monde.

QUELLE EST VOTRE CONCEPTION DE LA DIRECTION ARTISTIQUE D'UN FESTIVAL DE CINÉMA?

En premier lieu, c'est le plaisir du cinéma! Je dirai que c'est l'orientation cardinale. Mais pour que ces moments de plaisir existent, il faut impérativement soutenir en amont les œuvres et encourager leurs auteurs. Faire un film est tellement difficile, long, parfois laborieux que notre rôle est de faire sentir à chaque cinéaste que c'est lui et lui seul que nous attendions. Un festival n'a de sens que s'il est totalement au service des artistes.

PARMI LES NOUVEAUTÉS QUE VOUS AVEZ MISES EN PLACE, IL Y A L'IDENTITÉ VISUELLE DU FESTIVAL QUE VOUS AVEZ RENOUVELÉE...

Oui, j'ai tenu à ce qu'un artiste réalise l'affiche en diversifiant les disciplines à chaque

édition. Ce fut d'abord Pedro Ruiz avec les arts plastiques en 2017, puis Pascal Monteil avec la tapisserie en 2018, la photographie de Pilar Albaracín en 2019 et les arts graphiques avec Eddie Pons en 2020.

VOUS AVEZ ÉGALEMENT CONVIE DES ARTISTES VENUS D'HORIZONS DIVERS AU SEIN DU JURY...

Oui, car c'est toujours enrichissant de croiser les regards. Il y a eu le chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, l'écrivain Akli Tdjer ou cette année le chorégraphe Thierry Thiecu Niang. Chacun apporte sa sensibilité, son univers. C'est une manière de bousculer un peu les lignes.

QUELLES SONT VOS PLUS GRANDES FIERTÉS LORS DE VOS MANDATS À LA DIRECTION DU FESTIVAL?

Au débotté, il y en a deux qui me viennent à



• Annouchka de Andrade et Charlotte Lipinska



10-18 NOV 2017 WWW.FIFAM.FR 37^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS

• L'affiche réalisée par Wilhem Arnaldy avec l'œuvre de Pedro Ruiz pour le FIFAM 2017

l'esprit. Avoir reçu Emir Kusturica pour son documentaire sur le Président Mujica, *El Pepe, una vida suprema*. Nous avons même dû faire sous-titrer le film, car nous étions les seuls à le montrer en France (et c'est toujours le cas). Et puis je suis fière d'avoir fait don du Prix qu'a reçu

dans un hôtel sans vérifier s'il y avait un ascenseur alors qu'il avait des difficultés à se déplacer. Là, c'était plutôt embarrassant...!

COMMENT VOYEZ-VOUS L'AVENIR DU FESTIVAL?

Il est évident que l'écosystème du cinéma a radicalement changé avec l'arrivée des plateformes américaines. De la production à la diffusion, tous les niveaux sont impactés. Il me semble donc qu'il n'y a pas d'autres choix pour un festival comme celui d'Amiens que de se réinventer sans se renier. D'abord, en

Kirill Serebrennikov pour son film *Leto* à son avocat.

ET À L'INVERSE, UN SOUVENIR DE PETITS COUACS?

J'en citerai deux là encore. Avoir refusé du monde à la projection de *Carmen y Lola* d'Arantxa Echevarria et à celle de *L'Insoumis* d'Alain Cavalier faute d'avoir prévu un nombre suffisant de séances. C'était très frustrant. Et je vous avoue avoir proposé à Jean-Claude Carrière de se reposer

renforçant son rôle de vitrine des cinématographies peu ou mal connues. C'est l'ADN du festival et on ne doit jamais se trahir. Mais il faut aller plus loin, car le public réclame aujourd'hui un peu plus que ce que nous avions l'habitude d'offrir. À juste titre d'ailleurs, car pourquoi se déplacerait-il alors qu'il peut avoir la même chose chez lui dans son salon pour bien moins cher?!

QUEL EST CE «PLUS» QUE LE FESTIVAL PEUT PROPOSER?

J'encouragerais le festival à associer plus étroitement le cinéma aux spectacles vivants, sous toutes ses formes. Proposer des collaborations inédites, des regards croisés, des formes hybrides afin que les festivaliers découvrent ici ce qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Retrouver le goût du spectacle, voilà l'avenir du festival d'Amiens •



Stand by me

Ils ont bravé les novembres
pluvieux pour se rendre
au FIFAM



• Lam Lê au FIFAM en 2013

LE 17^E PARALLÈLE PASSE PAR AMIENS

/PAR LAM LÊ

Ma rencontre avec Amiens s'est faite au siècle dernier au n° 89 en bas de la rue Oberkampf, au croisement avec la République dans le Mémilmontant populaire et multiethnique de Paris où j'habite depuis, à l'orée de l'an 2000. Devenue aujourd'hui un Mon'Op suite à la gentrification inéluctable du quartier, c'était l'adresse d'un garage-station-service dans les années 70-80.

Avec ma grosse bobine de 16 mm argentique sous le bras, j'avais un instant hésité à sonner à une porte de service contiguë, croyant me tromper d'adresse trouvée dans le Film français, le seul hebdo pour les professionnels du cinéma donnant des infos sur les films en tournage ou en production, à l'époque d'avant les sites web et les réseaux sociaux. Il a fallu que le garagiste, le corps à moitié avalé par le capot ouvert d'une voiture en réparation me hurlât «oui, c'est bien là!» pour que je me décidasse. Mais comment a-t-il su que je cherchais l'«Association des Journées cinématographiques d'Amiens» là où c'était marqué MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples)? L'explication m'a été donnée par l'homme qui m'a ouvert la porte : Jean Pierre Garcia himself. Avec ou sans moustache de hidalgo, je ne m'en rappelle plus, mais toujours l'œil malicieux. Une station-service est sous bonne garde et toujours ouverte 24h/24h, m'a-t-il assuré! Astuce de sioux pour se protéger des agressions fascistes et racistes! C'était bien avant *Touche pas à mon pote* et la vaillante Marche des Beurs des Minguettes de Lyon sur Paris en 1983!

Si je me suis pointé au 89 rue d'Oberkampf, c'est pour proposer ma première réalisation, juste un moyen-métrage de 45 mn *Rencontre des nuages et du dragon* avant sa

révélation (titre de Libération par Gérard Lefort et repris par les Cahiers) au Festival de Cannes 1981. C'est ainsi que mon premier film est projeté à la salle le Régent à Amiens en présence des félé(c)s de la pelloche, tou(te)s des cinéphiles réuni(e)s autour de la bande à Garcia. Pas de compétition, ni de jury, juste pour le plaisir du cinéma. Le bonheur, quoi! C'est avant que ces fameuses journées deviennent le FIFAM, confortablement installées à la Maison de la Culture d'Amiens d'aujourd'hui. Bref c'était l'époque bénie de la cinéphilie où pour un passionné des salles obscures et avides des films venus d'ailleurs, il fallait chaque année prendre son bâton de pèlerin et se payer de sa poche les quelques rares festivals comme Pesaro, Rotterdam, etc... pour voir des films venus d'ailleurs, du Tiers Monde africain, maghrébin, latino, sud-est asiatique (y compris la Chine Pop qui n'était pas encore une puissance mondiale) et de l'URSS et pays frères (sic!). Si je dis «bénie», c'est dans le sens athée du terme, car j'ai toujours cru et continue de croire au déplacement corporel pour aller se plonger à corps perdu dans le bain de lumière d'une salle de cinéma. Exercice impossible et inconcevable devant un écran cathodique ou pixellisé. La pandémie récente, loin de prendre fin, nous a fait vivre en grandeur nature et en réelle sensation cette expérience cinématique inédite d'immersion.

Pourquoi revenir aux fondamentaux, quitte à passer pour un «boomer»? Parce que pour parler d'un festival de cinéma, il me semble essentiel de revenir à sa genèse dans une perspective critique et historique du cinéma mondial toujours en marche. Et la personnalité d'un festival (la raison pour laquelle on lui confie le film) qui fait son aura et son prestige médiatiques, est inscrite dans son ADN. Pour le cinéaste que je suis, donc un spectateur comme un autre, l'ADN de FIFAM est celui du MRAP. Ce qui était tout indiqué pour ce que je cherchais depuis mon entrée en cinéma après mes études de mathématiques supé-

rieures et des beaux-arts : affronter à bras le corps la question coloniale française en me servant de la langue du cinématographe. Et dans les années 80 du siècle dernier, cette question n'était pas d'actualité comme aujourd'hui, encore moins «vendable» dans le milieu de la production privée. J'étais le seul (sale) Viet, à parler de la sale guerre d'Indochine de papy. Il fallait attendre 2004 avec la proposition du décret scélérat sur l'apport positif de la colonisation du duo Chirac-Sarkozy pour que les études postcoloniales, indigénistes, racistes, etc... reviennent au-devant de la scène médiatique et investissent le champ cinématographique hexagonal.

Étant né et ayant vécu dans la chair et dans l'esprit la colonisation dans ce qui était encore l'Indochine française d'avant la chute de la République à Dien Bien Phu, le cinéma ne prend sens pour moi en tant que praticien que si je donne la parole à l'autre ignoré et bafoué¹, le point de vue au dominé à qui aucun film occidental n'a donné jusque-là droit de cité en tant que partenaire à part entière d'égal à égal et non comme subalterne ou accessoire de décor exotique, ne fusse que par images électriques interposées («diên anh» pour traduire cinéma en vietnamien veut dire étymologique-ment image électrique).

Après *Rencontre des nuages*, j'ai voulu délibérément consacrer, au prix et au temps que cela coûte, une trilogie de longs-métrages sur «LA» geste française en Indochine, vue et vécue de l'intérieur. En empruntant la ligne de crête au lieu de m'asseoir sur mon prestige établi dans d'autres domaines de mes activités dans le cinéma français (coécriture, direction artistique, story-board, cours à la Femis, etc...) je parviens sans jamais faire de concession à parachever ma trilogie indochinoise. Elle est montrée en presque une trentaine d'années dans sa totalité au FIFAM en 2014 sur l'initiative et sous l'impulsion de Fabien Gaffez adoubi par J.P Garcia dont il a pris la relève, avec brio et érudition cinéphilique, à la direc-

«Le cinéma ne prend sens pour moi que si je donne la parole à l'autre ignoré et bafoué»



• Lam Lê, Dang Nhat Minh et Fabien Gaffez

tion artistique. Je ne peux qu'en être comblé, car quoiqu'on en dise et en pense, la question coloniale fait rebrousser le poil à plus d'un, même les plus à gauche. C'est comme ça, la France, celle qui avait voté presque à l'unanimité parlementaire la reconquête de l'Indo en 1946. Marguerite Donnadiou en était une fervente partisane avant de devenir la Duras qu'on célèbre... C'est donc une guérilla (selon le terme de Serge Daney) dans le milieu de la production et des institutions françaises que j'ai mené. En funambule comme dirait le même S.D, un peu comme sur la piste Hô Chi Minh, entre deux cultures, deux pays à la recherche d'une langue de cinéma particulière qui aurait poussé comme une plante adventice dans le paysage cinématographique hexagonal. Dans ce type de parti-pris artistique à risques, montrer son film dans une rencontre ou un festival de cinéma est primordial. C'est en cela le propre des festivals comme celui d'Amiens entre autres qui s'est toujours montré fidèle au rendez-vous. La règle fut simple à l'époque. Avant que ces rencontres cinématographiques non compétitives se muaient en festivals avec jury et tout le tralala, pour les films d'Afrique, du Maghreb, un peu d'Amérique latine on allait chez la bande à Garcia à Amiens, pour ceux de l'Asie du Sud-Est et des pays de l'Est, chez les frères Jalladeau à Nantes (Festival des 3 Continents initié par Serge Daney, rappelez-le pour mémoire). Et si on était un peu plus argenté, c'était Pesaro et Rotterdam on pouvait découvrir des inconnus devenus

importants aujourd'hui. Depuis ce temps, chaque ville se fait maintenant son festival de cinéma, plus pour promouvoir sa région, ses fromages, ses alcools, ses vins, etc... que le cinématographe puisqu'on trouve presque tout sur Youtube en VOD et sur les réseaux sociaux chez soi!

Je me passerais volontiers de parler de moi, des accueils fraternels et honorifiques que m'a réservés cette bonne ville d'Amiens en Picardie. Sans oublier, the least but not the last, le programme d'initiation des scolaires à la passion et la pratique du 7^e art en partenariat avec les collèges et lycées de la région picarde! J'en ai gardé d'émouvants souvenirs mémorables, de ces filmeurs en herbe. Cela aussi, fait partie de l'ADN du FIFAM, dans la noble tradition de la culture pour tous... Bref.

Cependant, s'il faut rendre à César ce qui est à César, le FIFAM, toujours sous la bonne étoile de Fabien Gaffez, peut s'enorgueillir de montrer en 2016 en exclusivité mondiale l'œuvre intégrale du seul et unique auteur de cinéma du Vietnam, Dang Nhât Minh, encensé comme tel dans le monde et dont son propre pays n'a jamais daigné organiser une rétrospective de cette envergure. Il est de mise que tout cinéaste de grand talent donne toujours du fil à retordre aux gouvernants de son pays, en l'occurrence autoritariste et à parti unique. Cet hommage, qui est tout à l'honneur du FIFAM, m'a aussi donné des sueurs froides, car

tous les films appartiennent à l'État! M'étant proposé comme garant vis-à-vis des autorités vietnamiennes pour son organisation, je leur ai néanmoins imposé la condition sine qua non : pas d'intervention ni de présence des VIP officiels du Vietnam, pas de discours à la langue de bois. Ce sera entre cinéphiles et amoureux du cinéma, sinon rien. Ce qui n'est pas dans les habitudes du régime et pourtant ça a marché et même merveilleusement réussi! C'est aussi ça, la force d'un festival, briser les barrières et les habitudes, braquer la lumière sur les seuls créateurs et artistes.

Pour cet exploit, difficile à imaginer pour quelqu'un qui ne n'est pas frotté à la bureaucratie vietnamienne, j'en suis plus fier et reconnaissant envers le FIFAM, que pour les honneurs que le festival m'a réservés. Parce que sommeille en moi comme une petite flamme pour me tenir toujours en éveil, cette maxime du grand et unique Serge Daney : « Et le cinéma, je sais bien pourquoi je l'ai adopté... Pour qu'il m'apprenne à toucher inlassablement du regard à quelle distance de moi commence l'autre ». Il y a de cela dans l'ADN du Festival du Cinéma d'Amiens. C'est aussi pour cela et en cela qu'une rencontre ou un festival de cinéma a le pouvoir magique de la botte de sept lieues du petit Poucet. Un plan de cinéma, ça tient dans quelques millimètres carrés de pellicule ou renferme quelques millions de pixels, mais quand c'est bien « impressionné » comme dirait St Jean-Luc, il a la force de la trompette de Jéricho •



• Atahualpa Lichy

SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES

/PAR ATAHUALPA LICHY

Souvenirs d'Amiens, comment en parler? Il y en a tellement, sur tellement d'années. Lorsque le Festival d'Amiens commence, je suis déjà dans l'organisation de Festivals depuis quelques années, très vite j'en entends parler.

La thématique m'intéresse énormément : « Journées cinématographiques d'Amiens contre le racisme et pour l'Amitié entre les Peuples » qui contient dans le titre toute l'idéologie de la gauche, surtout à ce moment-là. Malheureusement je n'arrive pas à y aller, malgré ma grande envie d'y assister et voir le travail qu'ils commencent à faire. Il est vrai que je devais beaucoup voyager pour ma recherche de films. Le Festival prendra en 1985 le nom avec lequel on le connaîtra mondialement : « Festival International du Film d'Amiens ».

Heureusement la rencontre avec Jean Pierre Garcia s'est faite et un jour, quelque temps après, il m'a demandé de faire partie du jury. Un grand moment, au jury avec entre autres Sotigui Kouyaté, acteur que j'avais vu et admiré, dans les mises en scène de Peter Brooks et dans de nombreux films. Ce fut une superbe rencontre avec cette personne avec qui c'était tellement extraordinaire de parler, ce que nous avons fait pendant toute la durée du Festival. Sa personnalité m'a profondément marqué. J'ai beaucoup regretté de ne pas pouvoir le voir souvent après le Festival et en 2010 ce fut le choc, lors de sa disparition.

Pour moi, Amiens était le lieu de la rencontre

avec le cinéma africain, et c'était une des envies d'y aller. Non que je ne connaissais pas ce cinéma, déjà avec la Quinzaine des Réalisateurs et le Festival de Lille, nous avions approché ce cinéma et ses réalisateurs, mais Amiens était la capitale où se réunissaient une si grande quantité de cinéastes, critiques d'Afrique et amateurs de cette cinématographie, que c'était le lieu idéal pour les rencontrer. J'ai pris un grand plaisir à connaître tous ces créateurs et voir leur production annuelle. Ce sont les années de l'association avec le FESPACO, qui accentuera encore plus les relations de Festival avec la cinématographie africaine.

C'est également grâce à Amiens, que j'ai été invité deux fois à faire partie du Jury de la Commission européenne, au Fespaco, ce qui m'a permis de m'approcher encore plus de la création africaine, et cela n'a pas de prix. Il y avait aussi les publications sur les cinémas d'Afrique, avec comme maître d'œuvre Jean Pierre Garcia, qui étaient indispensables pour mieux connaître et suivre cette production.

Mais ce qui faisait très attirante cette manifestation, c'était l'ensemble des sélections où se côtoyaient, le cinéma africain, mais aussi l'asiatique, les jeunes auteurs du monde et bien sûr le cinéma latino-américain. L'ami Jorge Sanjines m'avait parlé du plaisir qu'il avait eu d'avoir été invité avec ses films, et la qualité des rencontres qu'il avait eues. Il y a eu de nombreux hommages à des cinéastes latino-américains, outre Sanjines, Helvio Soto, Pino Solanas, les Studios Churubusco

et cette perle, Adela Sequeyro, la première femme à avoir réalisé des films au Mexique.

Quelques années plus tard, je collaborerais, pour quelques courtes années, avec le Festival pour la recherche de films latino-américains et avons réalisé un panorama, sur un aspect peu connu du cinéma d'Amérique latine, le film policier. L'intérêt était aussi, ce mélange avec des auteurs que nous aimions et qui était plus de « l'industrie hollywoodienne » comme Budd Boetticher (qui d'ailleurs était assez en marge à Hollywood), Delmer Daves, Leo Mac Carey et bien sûr à Ida Lupino, grande actrice et réalisatrice, je suppose une idée de Pierre Rissient, qui avait une passion pour elle. Ces rétrospectives étaient formidables, en particulier lorsque les auteurs étaient présents.

Une des grandes qualités de Jean Pierre Garcia et de son équipe était l'ouverture aux propositions des amis, (loin de la position d'autres manifestations qui font semblant de ne pas vouloir écouter les suggestions que l'on peut faire, mais les prennent comme si elles étaient d'eux). Loin de ça, Jean Pierre avait l'habitude de nous réunir, souvent autour d'un repas pour échanger des idées d'hommages, de rétrospectives : ces rencontres étaient formidables comme brassage d'idées et de bonne humeur. Suivant les années, étaient présents, Pierre Rissient, Bernard Martinand, Édouard Waintrop, Pierre Guinge, Bertrand Tavernier ou moi. Je crois que de ces conversations sont sortis plusieurs des hommages à des personnalités ou à des studios. Je me souviens que Pierre Guinge cherchait à voir les films que Hugo Fregonese avait réalisés en Argentine. Il me l'avait demandé lorsque je travaillais pour

le Festival der Mar del Plata, et avec Oscar Barney Finn on avait cherché, mais n'avions pas pu concrétiser, mais au cours d'un de ces repas, Pierre Guinge a reposé la question et Amiens l'a réalisé, si je me souviens bien avec l'aide d'Oscar Barney Finn et c'était formidable, car presque personne avait vu ces films de ce cinéaste. On connaissait ceux qu'il avait réalisés à Hollywood. Ce serait trop long d'énumérer tous les hommages rendus au cours de ces Festivals, mais cherchez la liste et vous serez impressionné par ce travail formidable qui va des grands cinéastes, comme ceux que nous venons de citer au du cinéma d'Océanie, absolument inconnu, des films réalisés par des Maoris à ceux de Mike Leigh, du cinéma militant aux grandes productions. En fin de compte une grande tranche de l'Histoire du Cinéma de ces 40 années.

Les lieux du Festival sont également importants : bien sûr, La Maison de la Culture et ses différentes salles bien adaptées aux différentes cinématographies présentées. Avec aussi ses espaces pour des rencontres - quelque chose de capital dans tout bon Festival, et pour moi ces rencontres ont rempli une partie de mes séjours et souvenirs; il y avait aussi, les formidables expositions d'affiches de Cinéma, organisées par Bernard Martinand grand cinéophile et collectionneur-connaisseur d'affiches de Cinéma. La salle du Régent, (qui était proche d'un petit restaurant, agréé par le Festival, où l'on pouvait manger des os à moelle et du cochon de lait, un autre plaisir), était un lieu extérieur à la Maison de la Culture, indispensable au Festival, où j'allais souvent. Cette salle était gérée par une association de cinéphiles, à la tête de laquelle il y avait Sylvianne Fessier, personnage clé du Festival. J'ai été très triste et inquiet, lorsque



• Sotigui Kouyaté et Richard Borhinger en 2007

le Cinéma Régent a fermé. Heureusement le cinéma Saint-Leu est venu combler ce manque avec une grande réussite : une belle salle, accueillante, où on a beaucoup de plaisir à aller voir de bons films. Et voir que l'on fête les 20 ans de cette salle, quand on a assisté à sa construction et à l'inauguration. Impossible de se rendre compte que cela fait déjà vingt ans!

Les souvenirs reviennent un peu disparates, mais comme souvent c'est le cas, en relation à d'autres souvenirs. Je me souviens que notre fils Wanadi devait avoir 5 ou 6 ans, il est venu au Festival avec Diana, sa mère, pour la fin du Festival. Son anniversaire était le 12 novembre, donc le jour où il arrivait. J'avais acheté un beau gâteau, et avec la complicité de toute l'équipe du Festival et celle du restaurant de la Maison de la Culture, lorsque nous dinions, à la fin du repas, les lumières se sont éteintes, des serveurs avec la tarte et les bougies allumées sont entrés dans la salle, ils ont fait un grand tour avant d'arriver à notre table - Wanadi ne savait pas que c'était pour lui et il regardait cela comme un spectacle et lorsque la tarte s'est arrêtée devant lui, il n'a pas compris tout de suite

ce c'était pour son anniversaire et lorsqu'il a réalisé, ses yeux ont brillé comme jamais. Jean Daniel Simon me l'a souvent commenté et le souvenir est encore très présent. Il y a peu d'années, le Festival a présenté mon documentaire *Le Mystère des Lagunes. Fragments Andins*, mais comme, j'étais au Venezuela et je n'avais pas pu sortir. Wanadi, qui était à Paris et qui avait travaillé durement sur ce film, est allé le présenter. Comme c'était à la même date, Anne Marie Poucet — autre personne extraordinaire et un des piliers du Festival — lui a préparé une nouvelle surprise. Ils se souviennent tous de ce premier anniversaire qui avait marqué les esprits - et lui fêtant son anniversaire, dans la salle, à la fin de la projection, qui avait lieu au Cinéma Saint-Leu.

Et en écrivant quelques lignes plus haut, ce souvenir m'est revenu : ce sont des moments forts qui tiennent à la valeur humaine de ce qui organisent ces manifestations, car un

Festival n'est pas seulement, une projections de films, même s'ils sont très bons, mais le contact, l'accueil, l'amitié, qui s'établissent est indispensable pour la réussite d'un Festival et pour qu'il dure dans le temps et le Festival International du Film d'Amiens est tout cela ; une équipe extraordinaire, professionnellement et humainement : nous restons amis avec eux tous et font partie de notre vie.

Il avait l'habitude de nous réunir pour échanger des idées d'hommages...

D'autres souvenirs en vrac : l'expérience des projections dans les prisons. Quelle formidable idée. En novembre 1996 la création, sous la direction de Thierry Lenouvel, du Fonds d'Aide au développement de scénarios, qui a aidé de nombreux films réalisés et primés.

L'année où j'étais au jury, nous avions primé, le très beau film *Rachida* de Yamina Bachir Chouikh, qui avait obtenu une bourse pour le scénario et revenait cette année avec le film terminé et remportait le Grand Prix!

Bien sûr beaucoup d'autres souvenirs me viennent à l'esprit et sont dans une partie de ma mémoire. Je pense à ces grands amis, qui nous retrouvions dans les Festivals et en particulier à Amiens, avec tellement de plaisir, et qui aujourd'hui ne sont plus avec nous : Pierre Rissient, Pierre Guinge, Bertrand Tavernier, Med Hondo, Jean Daniel Simon, Jean Douchet et d'autres qui font toujours partie de notre vie.

Beaucoup d'autres coups de cœur, je pense à ce moment merveilleux, magique : la présentation dans la Cathédrale d'Amiens du Jeanne d'Arc de Dreyer avec musique : on ne pouvait rêver de cadre plus extraordinaire pour une telle projection, de ce chef-d'œuvre. Sublime. J'en tremble encore. Le Festival International du Film d'Amiens est ce type Festival qui par l'extraordinaire variété de sa programmation, par le public et les professionnels qui sont venus et continuent à venir et surtout par la qualité humaine de ses équipes, de son accueil de son compromis avec la vie de tous, nous marque et que l'on n'oublie pas.

Festival d'Amiens, je t'ai dans mon cœur, même si le dire peut sembler un peu mièvre •



• Izza Génini

AMIENS, LE MIEN!

/PAR IZZA GÉNINI

Lorsque Sylviane-Fessier Marcos m'invite à témoigner sur le Festival du Film International d'Amiens, une première vague de plaisir me saisit, suivie d'une seconde, — une variante dirions-nous aujourd'hui! — plus inquiète : comment vais-je me remémorer les quasi quarante années de fréquentation de ce Festival, à la fois si proche et vaste comme le monde!

Heureusement que, tels les cailloux du Petit Poucet, des titres, des noms de personnes, de pays, glanés ici et là au hasard de ma mémoire ou de mes googleries, une vague - bonne celle-là! — de souvenirs affleurent ma mémoire, car le Festival International du Film d'Amiens dessine à sa manière, le chemin de mon propre parcours, à travers les méandres de «mon» cinéma.

Avant mon histoire avec le Festival d'Amiens, il y a eu la préhistoire! Distributrice spontanée de films marocains que je découvrirai en rencontrant Souhel BenBarka en 1973 à Casablanca, je promène de festival en festival ses films *Mille et une Mains*, *Noces de Sang*... suivis bientôt d'*Alyam Alyam* d'Ahmed El Maanouni, de *Brèche dans le mur* de Jilal Ferhati, entre autres. C'est au Festival International du Film Francophone de Dakar en 1979 que mon chemin croise celui Jean-Pierre Garcia; je le reverrai par la suite lors des projections de sélections de la Semaine de Critique au Club 70 où j'officialisais. Voilà comment certains des films que je représentais se trouvaient projetés au cinéma Régent à Amiens avant même la naissance officielle du FIFAM en 1980.

Entretemps, mon champ d'action s'était étendu à d'autres cinématographies : avec entre autres le magnifique film du Koweïtien Khalid Siddik *Mer cruelle* et aussi avec le cinéma africain dans toute sa diversité. Au Fespaco à Ouagadougou que je ne résiste au truculent *Love brewed in the african pot* du ghanéen Kwaw Ansah!

EN 1985

J'arrive au FIFAM avec le film *Ablakon* de Roger Gnoan M'Bahla de la Côte d'Ivoire, et nous en repartons avec deux prix : celui du Jury et celui du Public! De quoi entamer des liens durables avec les deux Jean-Pierre,

Farida, Sylviane... et toute l'équipe fondatrice! Nous sommes alors en pleine vogue du cinéma africain élargi aujourd'hui aux Cinémas du Sud puis au «Cinéma du Monde», à l'instar de sa sœur en arts, la «World Musique!» Du Burkina Faso nous viennent : *Zan Boko* de Gaston Kaboré, du Burundi, *Gito l'ingrat* de Léonce Ngabo, du Sénégal : *Blanc d'ébène* de Cheikh Doukouré, de Guinée-Bissao : *Nha Fala* de Flora Gomès, d'Ethiopie : *Téza* de Haïle Guérima,

EN 1986

En réalisatrice un peu plus affirmée je reviens au FIFAM avec d'autres documentaires, notamment avec *Retrouver Oulad Moumen*, fraîchement primé au Festival du Film d'Histoire de Pessac, sous la direction de Pierre-Henri Deleau que j'ai l'honneur de retrouver à Amiens la même année, en collègues de jurés! L'année où furent primés par la Licorne d'Or, *Visiblement je vous aime* de Jean-Michel Carré, l'année où entre autres prix et distinctions, le prix du Jury décerné



• Jilali Ferhati en 2006

du Maroc, *Badis* de Mohammed Abderhamane Tazi, *Ali Zaoua* de Nabil Ayouch... d'Algérie, *Bâton rouge* de Rachid Bouchareb,

La citadelle de Mohamed Chouikh, ou encore *Incha'Allah dimanche* de Yamina Benguigui... pour ne citer que quelques-uns des noms derrière lesquels se profilent des rencontres, des élans d'amitié, d'émotions, d'échanges, de projets... Car à mes yeux, le FIFAM c'est cela : une maison dans laquelle vous vous sentez accueilli-e-s par des hôtes qui vous disent sans le dire «Vous êtes ici chez vous» et qui, tout comme l'hospitalité africaine le commande, ne vous laissent pas repartir les mains vides!

Oui je me suis sentie chez moi quand plus tard, en 1988, toute intimidée par ma nouvelle casquette de réalisatrice débutante, — je ne peux pas dire jeune, j'avais déjà dépassé la quarantaine! — je suis invitée avec mon premier court métrage *Aïta* pour le présenter dans une petite salle spécialement aménagée devant un public prêt à embarquer pour ce qui se révélera au fil des années, un long voyage au cœur de la musique marocaine, sous la forme d'une série documentaire dont je conçus le titre avant la lettre pour l'anagramme : du mot Maroc : *Maroc, corps et âme*.

à *Korea* de l'irlandais Cathal Black... Souvenirs... Souvenirs...

EN 1997

Je reviens avec *Pour le plaisir des yeux*, pour mon plaisir et celui des spectateurs. trices initié. e. s par ce film aux secrets de l'art de la beauté au Maroc et en 2003 me revola à nouveau avec, chose rarissime, *Cyberstories!*, un film peu connu, plutôt marginal dans ma filmographie, produit quasiment à compte d'auteur si ce n'est le concours technique de Cinécim, mais ce film ne pouvait échapper à l'œil de Jean-Pierre Garcia!

Avant l'avènement des smartphones et des ordinateurs portables, ce roadmovie traverse à l'aube du

XXI^e siècle, les cybercafés que je fréquente lors de mes voyages de Tombouctou au Mali à Puna en Inde, en passant par Rabat, San Francisco et Paris...

EN 2006

Toute étonnée mais comblée, le FIFAM organise une rétrospective de la quasi-totalité de mes films, assortis d'une interview menée par Yves Jetequel pour la Revue du Film Africain soutenue par la Ministère de la Coopération •



• Pierre Rissient



• Remise de prix à Atahualpa Lichy



• Collectif des cinéastes non-alignés en 2019

EN 2008

Last but not least : *Nûba d'or et de Lumière*. Mon premier long métrage produit dans les règles de la profession d'alors, à savoir : constitution de dossiers, recherches de chaînes télévisées, de subventions publiques... mais devant les difficultés à trouver les financements en France (à part 8000 € de la Sacem) j'ai senti que le vent tournait pour les indépendants comme moi qui ne pouvaient céder aux injonctions de l'audimat, du formatage, des chaînes payantes, des multi-chaînes à thèmes... ce qui ne m'empêcha pas de terminer *Nûba* à coups d'emprunts personnels et de concours marocains. (2M et SIGMA). Le film couronné du Prix Mediterraneo à Grenade et du Coup de cœur Charles Cros à Marseille, et ses nombreuses projections à travers le monde, me conforta dans mon choix et j'ai même eu le plaisir en 2018 de retrouver Jean-Pierre Garcia au Festival du Cinéma de Morellia au Mexique où le film fut sélectionné!

Après *Nûba* donc, plus de productions professionnelles de la profession, je m'engage alors à réaliser ce que j'appelle mon «cinéma maison», filmant ce qui m'entoure, mes

proches et quelques événements sans importance, autre que personnels. On pourrait dire un cinéma de «proximité!». Mais celui-là, privé, est inédit au FIFAM! Ce qui ne m'empêche pas de répondre comme chez les scouts, à chaque occasion : «présente»! J'arrive au festival en amie, tout simplement, en voisine curieuse de mes collègues, ou comme en 2019 à nouveau avec le film *Retrouver Oulad Moumen* dans le cadre du Collectif des Cinéastes non Alignés, invitées par Annouchka de Andrade, aux commandes du festival depuis 2017.

Chère Sylviane, cher Jean-Pierre, chère Annouchka et toutes vos équipes, en m'invitant ainsi à témoigner de mes liens au FIFAM je prends aujourd'hui la juste mesure de ce rapport fidèle et amical, quasi familial, entretenu depuis des décennies. Comme je le dis plus haut, même sans Prix, le FIFAM ne vous laisse pas repartir les mains vides! Tout comme, Hubert Bals, fondateur en 1972 du Festival International du Film de Rotterdam, dénicheur passionné des Cinémas du Monde, mais surtout soucieux d'offrir à ses réalisateurs et producteurs autre chose que la simple vitrine d'un écran éphémère de cinéma à l'heure où les multisalles écrasaient

sur leur passage les salles indépendantes, et d'art et d'essai, qui lança l'idée d'impliquer les festivals en amont d'un film, dès les prémices d'un projet, le Festival International du Film d'Amiens contribue jusqu'à ce jour à la naissance de bien des réalisations. Des années durant le FIFAM offre aux cinéastes africains une assistance juridique précieuse grâce aux interventions de deux avocates, Maîtres Anne-Judith Levy et Karine Riahi qui les initient aux nuances des contrats d'auteurs et autres obligations professionnelles. Une initiative importante et nécessaire, aujourd'hui érigée en véritable école dans la plupart des festivals internationaux, y compris les plus importants comme ceux de Cannes, Venise, ou Berlin...

Dès les années 90, et pendant près de 20 ans, en marge de la compétition, des programmations pointues à thèmes ou d'hommages ambitieux, se greffent des Rencontres Professionnelles de haut niveau. Avec le concours du Ministère de la Coopération, puis celui des Affaires étrangères, un Fonds d'aide au développement du scénario est créé. La commission de cette «Bourse aux scénarios» présidée par Nourredine Sail et animée par Thierry Lenouvel, aura permis la concrétisation

de la moitié des projets candidats, et l'affirmation de cinéastes aujourd'hui internationalement plébiscités.

En 1991, bien avant la suprématie des réseaux sociaux virtuels du web, il en fut un, bien réel celui-là, planté sur la Croisette à Cannes pendant le Festival, il s'appelait Pavillon des Cinémas du Sud, soutenu par le CNC et la Coopération, animé par Jean Pierre Garcia et l'équipe du FIFAM, Dans une atmosphère à la fois professionnelle et conviviale, conforme à l'ambiance des «Pays du Sud», des liens fertiles se tissent permettant à certains cinéastes et producteurs de quitter le nid artisanal et local de leur pays pour prendre leur envol dans la cour des grands. Abri, terre de rencontres, cet espace légitimait la présence d'une cinématographie dite alors «peu diffusée», mais qui, aujourd'hui au vu des programmations et des palmarès dans les festivals majeurs internationaux, on peut mesurer le chemin parcouru par ce «world cinema» hissé au-dessus de la mêlée par des cinéphiles amoureux, passionnés, des défricheurs, des visionnaires qui mériteraient à leur tour notre hommage, à tout le moins je leur dis de tout mon cœur, Merci! •



• Michel Amarger

AMIENS, ÉPICENTRE D'IMAGES ET DE CULTURES

/PAR MICHEL AMARGER

UN MOMENT D'ÉVIDENCE

Aborder le Festival International du Film d'Amiens, c'est comme prendre le large pour explorer d'autres latitudes de cinéma, des escales métissées au milieu d'artistes, de professionnels, reconnus ou pas. Le regard porté sur le festival que j'ai pu fréquenter régulièrement, des années 80 aux années 2000, est inspiré par mon travail de journaliste, fervent critique de tous les cinémas, spécialisé dans les cinématographies africaines.

Réalisateur de reportages et d'émissions cinéma à Radio France Internationale dans les années 80, de tables rondes et de plateaux que j'ai organisés, de programmes que j'ai pu concevoir, de sélections de films pour des festivals étrangers ou nationaux, ma participation au festival, devenu le Festival International du Film d'Amiens, s'est imposée comme une évidence. J'ai suivi son évolution et sa transformation au fil du temps, sans que l'esprit qui l'avait initié se perde, mais se poursuive dans la floraison des initiatives qui ont été lancées et intégrées au FIFAM.

AMBIANCE SURVOLÉE

Ainsi je suis venu régulièrement à Amiens pour réaliser des entretiens avec des cinéastes, des acteurs, producteurs ou professionnels, venus de tous les horizons, avec une prédilection pour les auteurs africains, particulièrement invités à Amiens. La concentration des rencontres à la Maison de la Culture a pu favoriser les croisements, les échanges, les projets. Le liant est assuré par l'équipe du festival, avec Jean-Pierre Garcia en tête

de pont. On le voit, boulimique de cinéma, animer des séances à tous les étages, avec une vigueur confondante. Jean-Pierre Marcos et Gilles Laprévotte accompagnent aussi les discussions, avec Sylviane Fessier qui illumine Le Régent puis le Ciné Saint-Leu où les séances se décentralisent. Et puis il y a tous les autres qui organisent, Aline et Éléonore qui traduisent, Yves Jezequel qui s'occupe des séjours comme de la régie, avec bonhomie et bienveillance, dans les années 90, Jean-Pierre Bergeon à la radio.

Amiens, c'est le brassage permanent, les films, les débats, les invités qui se retrouvent au bar et discutent sans façon avec le public, ou se préparent à intervenir dans l'espace VIP sponsorisé où l'on se désaltère et où l'on s'inspire. On trinque, on échange, on refait le monde du cinéma toujours plus vaste. Car les programmes qui s'étoffent, pléthoriques, avec des hommages, un panorama, des prix, des rétrospectives, font la part belle aux cinémas d'Afrique, d'Amérique Latine mais aussi de l'Amérique profonde sans oublier les productions européennes, françaises, et les films régionaux. L'ancrage amiénois est profond, l'attention au monde aussi et on découvre les films de Spike Lee, Raoul Peck...

UNE PLÉIADE D'INVITÉS

L'action d'un journaliste sur le terrain, venu faire des entretiens radio à Amiens, pour en diffuser le contenu pendant le festival et d'autres dans des émissions thématiques à RFI, est alors déculpée par la présence des cinéastes. Ceux qui viennent de loin restent quelques jours, ceux qui résident autour de Paris font le voyage dans la journée. On se retrouve alors à planifier des rendez-vous en croisant les réalisateurs dans la Maison de la Culture, et les interviews se font dans les coins, les escaliers, au détour d'une salle de projection, dans les loges. Une première attachée de presse, rencontrée dans les années 80, mère d'un acteur devenu vedette, se tient à distance, un peu cassante. Plus tard, une autre arrange quelques rendez-vous essentiels, mais brille par son absence dans la semaine, plus mobilisée par les films dont elle s'occupe à Paris. Alors le journaliste se débrouille et fait de belles rencontres, en squattant parfois la régie pour enregistrer.

Il y a des Amérindiens, dont Chris Spotted Eagle, Larry Littlebird, et l'Américain Budd Boetticher, 1987. L'Algérien Mohamed Chouikh croise le Hollandais Johan Van der Keuken, 1988. Le Sénégalais Jo Gaï Ramaka disserte comme Bulle Ogier qui accompagne Raymonde Carasco, 1989. René Allio est là comme Gérard Frot-Coutaz, 1990. Robert Parrish vient pour un hommage comme le Britannique Mike Leigh, 1991. L'Afro-américain Charles Burnett côtoie l'Ivoirien Kitia Touré avec sa série sur le sida, 1992. Abder-

rahmane Sissako de Mauritanie, s'impose tandis que le footballeur malien Salif Keita explique le film de Cheik Doukouré, ce qui amuse l'Ivoirien Henri Duparc, 1993. Le Burkinabé Sotigui Kouyaté est dans le jury et les Algériens bravent la décennie noire comme Merzak Allouache et Hafsa Zinaï-Koudil, 1994.

DES ARTISTES DU CINÉMA MONDIAL

La diversité des genres, des cultures, s'illustre par les cinéastes présents. Marcos Loayza de Bolivie, est là avec Alberto Isaac du Mexique, 1995. Laurent Chevallier peut discuter avec Imunga Ivanga du Gabon, comme avec des producteurs français tels Jean-Pierre Gallepe ou Alain Rosanes, 1996. Alain Corneau est là comme l'Iranien Raffi Pitt, 1997. À cette époque, le Fonds d'Aide au Développement du Scénario se met en place. Des auteurs viennent défendre leurs projets devant un jury de professionnels qui sélectionne et prime les meilleurs. L'initiative est portée par Thierry Lenouvel qui repère ainsi des cinéastes qu'il pourra coproduire. Les auditions se tiennent devant des producteurs, des réalisateurs, et quelques journalistes comme moi qui écoute les interventions et voit évoluer de nouveaux films en gestation.

Saad Hendawi d'Égypte, participe comme Regina Fanta Nacro du Burkina Faso, 1997. L'Algérienne Yamina Bachir-Chouikh y défend son long-métrage comme la Zimbabwéenne Ingrid Sinclair alors que le Brésilien Carlos Reichenbach participe au jury du festival, 1998. L'Algérien Mohamed Bouamari propose un scénario comme l'Iranienne Sepideh Farsi, tandis que Guetty Felin de Haïti, montre un film, 1999. Le Sud-africain Ramadan Suleman propose un projet, Claire Denis accompagne sa rétrospective et le Sénégalais Ousmane Sembène, un film rare, 2000. Le festival accueille l'Italien Tonino Valerii, auteur de western spaghetti, comme l'Américain James B. Harris qui côtoie un réalisateur du Nigeria, Tunde Kelani, 2001.

RENDEZ-VOUS DE GENRES

Le Fonds d'Aide attire des cinéastes réputés tels Eliane de Latour, le Malien Adama Drabo ou Johana Hadjithomas et Khalil Joreige du Liban, 2001. Michael Raeburn du Zimbabwe, accompagne une séance comme Amer Alwan d'Iraq, 2001. Parmi les participants au Fonds d'Aide du scénario, Nadia Samir d'Algérie, propose un sujet comme Mahamat-Saleh Haroun du Tchad, familier du festival. La productrice Sophie Salbot est là avec Sarah Bouyain dont elle produit un film. Ghassan Salhab du Liban, participe au Fonds d'Aide tandis que le Burkinabé Kollo Daniel Sanou est dans les programmes comme Flora Gomes de Guinée Bissau, 2003. Ces artistes s'entre-croisent sans toujours pouvoir échanger tellement les projections et les débats se multi-

plient dans tous les espaces de la Maison de la Culture. Le public est fidèle et les séances souvent bien remplies, et parfois trop pleines.

Karim Dridi et Nadia El Fani de Tunisie, Rehad Desai d'Afrique du Sud, sont candidats au Fonds d'Aide du scénario alors que le Burkinabé Boubacar Diallo défend un film et le Malien Souleymane Cissé sa rétrospective, 2005. Le Marocain Jillali Ferhati commente son hommage, King Ampaw du Ghana, un film. Le chef opérateur Guillermo Navarro est présent comme les acteurs Mous Diouf et

Fellag alors que Sarah Maldoror soumet un scénario, 2006. Le festival confirme son éclectisme en recevant l'Ivoirien Owell A. Brown, le fameux artiste du Gabon Philippe Mory, Djamel Bensalah et ses comédies, le Camerounais Bassek Ba Kobhio, 2011.

UN ART DE LA PALABRE

Ces artistes ne sont qu'une petite partie de tous les professionnels rencontrés et enregistrés au festival d'Amiens. Ils témoignent de son éclectisme et du désir d'échanges, manifestés par les débats publics, les tables

rondes, l'édition du journal *Le Film Africain et le Film du Sud* qui circule dans les manifestations amies dont le Festival de Cannes, Vues d'Afrique à Montréal ou le FESPACO à Ouagadougou. Les liens avec l'Afrique restent forts et entretenus. Le comité du FESPACO où l'on remarque Baba Hama et Ardjouma Soma, peaufine sa sélection et des contacts à Amiens. La professionnalisation et l'organisation bouillonnante du festival s'appuient aussi sur ses réseaux, ses relations, son aptitude à engager des initiatives pour attirer des aides institutionnelles. L'édition de *Sous*

l'arbre à palabres, guide pratique qui recense les guichets et aides favorables à l'Afrique, sert de référence, intéressant des producteurs assidus comme Claude Gilaizeau. Il se tient d'importantes réunions à Amiens, sur les droits d'auteur, la défense des artistes, et même l'identité du monde noir, fortement revendiquée et discutée.

Amiens vibre de ce mélange des actions et des consciences. L'expansion du festival, avide d'exclusivités, parfois au détriment de manifestations rivales, accompagne les transfor-

mations de la ville. Des rues deviennent piétonnes, les massifs de fleurs apparaissent, le quartier Saint-Leu est rénové, la cathédrale valorisée, la Maison de la Culture complètement remise au goût du jour. Entre les projections, les cinéastes flânent, découvrent la cité, ses restaurants de bon ton où les discussions se prolongent tard. La convivialité qui déborde les programmes attise les connivences et quelques avancées du cinéma. Le festival prend de l'âge, l'équipe se renouvelle, les fondateurs restent en éveil. L'avenir du Festival d'Amiens reste à conquérir, car le monde des images évolue ra-

dialement, le mode des échanges aussi. Peut-être que c'est son état d'esprit qui régénérera le FIFAM. À suivre...

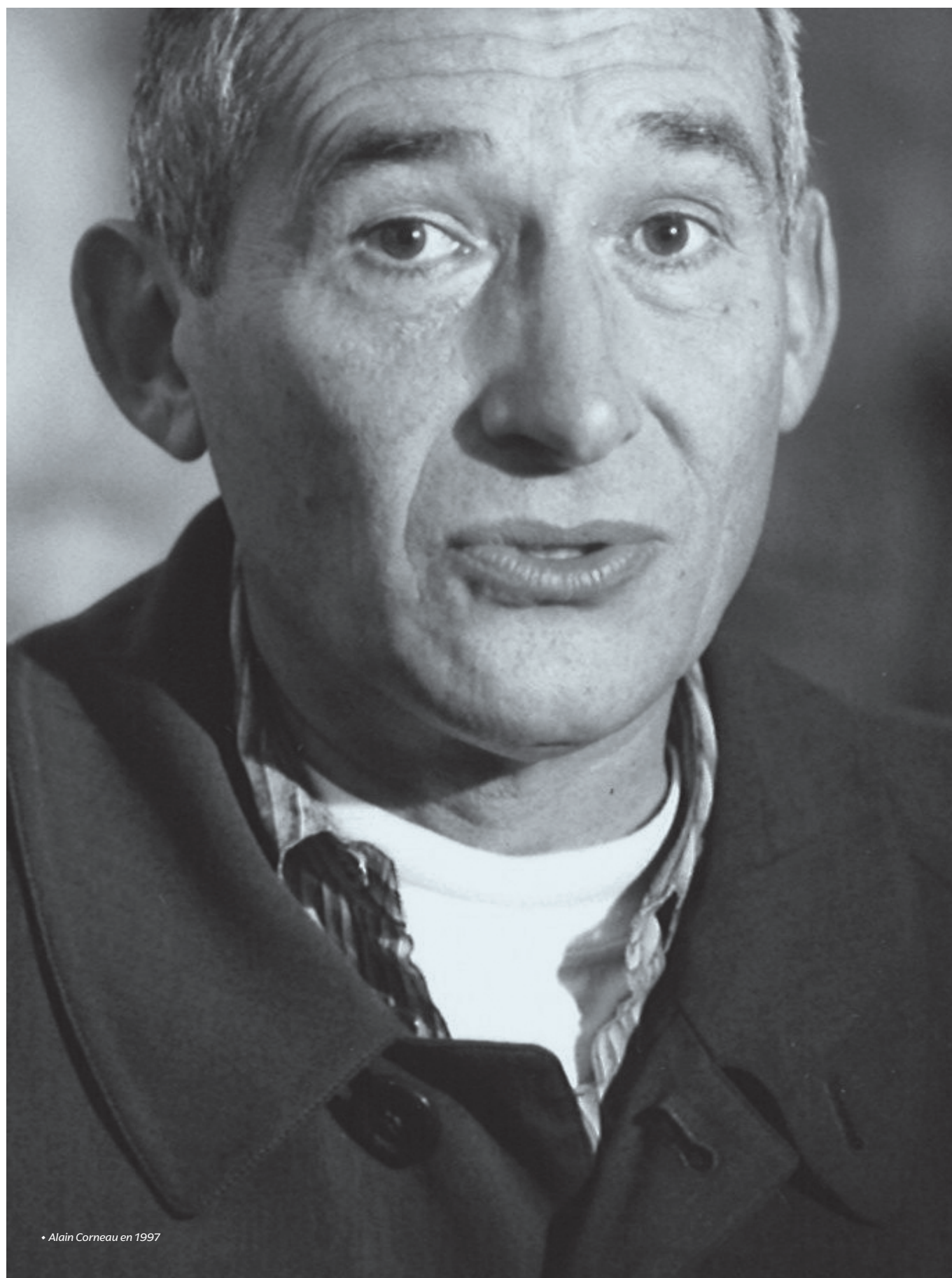
P.S.:

Après avoir rédigé ces lignes qui reflètent le point de vue d'un journaliste, témoin fidèle, il convient peut-être d'ajouter celle d'un cinéaste sélectionné au festival puisque je suis aussi réalisateur, adepte du documentaire et de l'expérimental, action menée en parallèle de mes activités de critique de cinéma. Pour la 26^e édition, *Regards de femmes*, documentaire

évoquant la condition et les créations des Africaines qui travaillent autour de l'image, est présenté dans la section «Le Monde tel qu'il est», en 2006.

Une expérience qui fait basculer les regards puisque je suis l'auteur qui débat du film, exposé au feu des questions curieuses. Une expérience réitérée pour la 31^e édition, en 2011, lorsque *Cinexpérimentaux : Stephen Dwoskin*, réalisé avec Frédérique Devaux, est présenté dans «Le Monde tel qu'il est». Cette fois, c'est le portait d'un cinéaste indé-

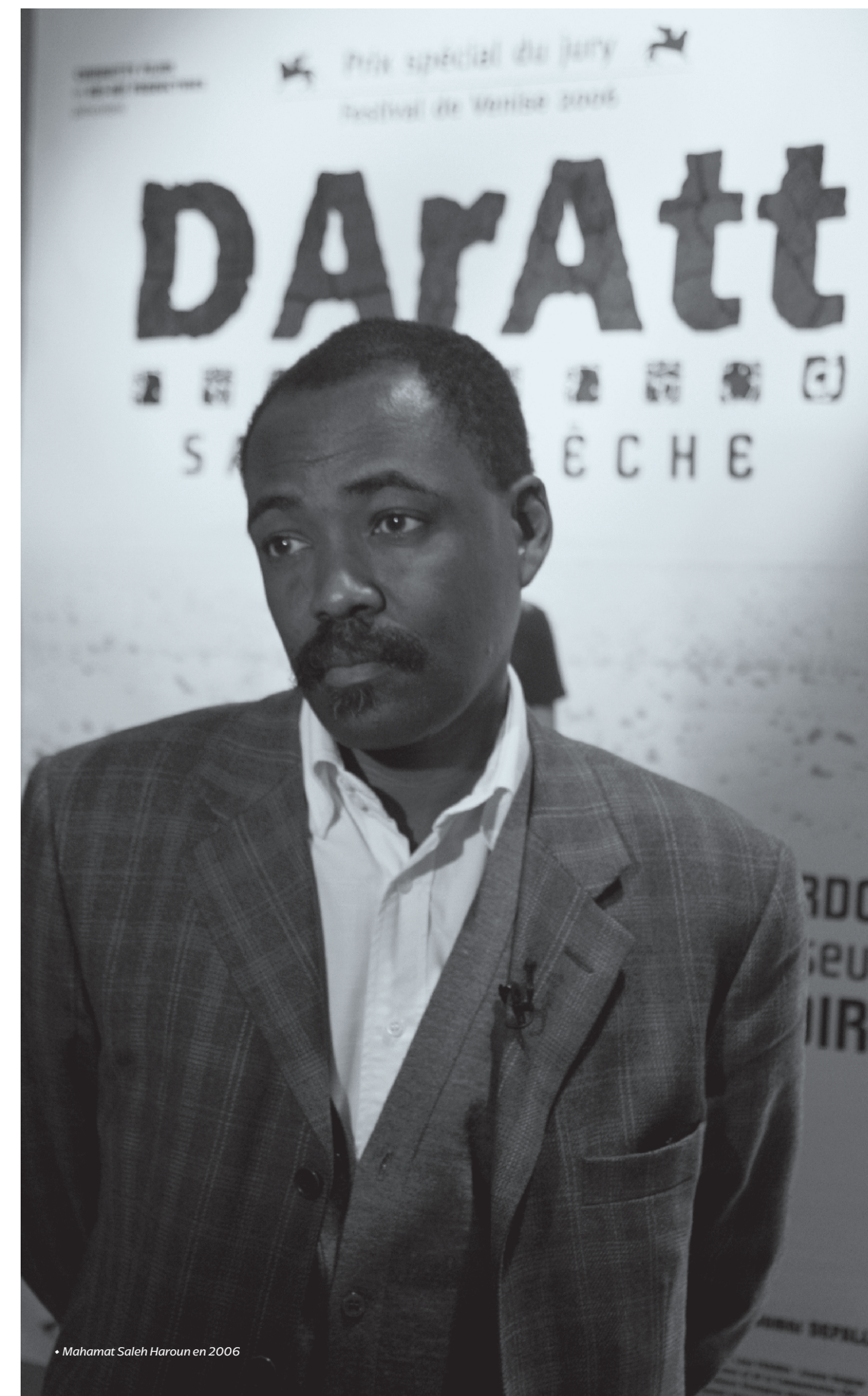
pendant réputé, basé au Royaume-Uni, qui est proposé au public. Les projections sont inégalement suivies, selon les lieux et les horaires, et la présence des spectateurs est parfois déconcertante. Mais on peut relever le soin apporté aux présentations de ces travaux, et la logistique rodée depuis longtemps, très appréciable pour le réalisateur invité. Là encore, le partage des images avec d'autres cinéastes présents, à leur tour spectateurs, et de critiques amis, enrichit la palette des impressions du FIFAM. Et le désir d'aller toujours plus loin... •



• Alain Corneau en 1997



• L'acteur Malien-Burkinabe Satiou Kougaï



• Mahamat Saleh Haroun en 2006

Bande à part

Une histoire de potes, de souvenirs, de cinéma

enfant, je m'imaginai que, dans le tube cathodique, évoluaient des personnages miniatures sous nos yeux et que nous n'étions que de simples spectateurs d'une autre dimension. Comment comprendre dans mon esprit d'enfant que tout cela n'était, d'une certaine façon, qu'illusion.

Autre moment important de mon parcours de cinéophile, ma rencontre avec l'abbé Carpentier.

À l'époque il était prêtre à la paroisse Saint-Acheul où je suivais les cours de catéchisme et où il avait mis en place un patronage le jeudi. J'y ai découvert une autre forme de cinéma à travers les films fixes, d'abord religieux comme *La miche de pain*, mais également récréatifs (Astérix, Tintin, Perlin & Pinpin,...). L'abbé, si nous avions été sages, terminait toujours par une projection plus légère (Tom & Jerry, Charlot, Laurel & Hardy, la Panthère rose,...).



• Noël Lecoutre (au premier plan)

À l'adolescence je regardais, avec mes parents, à la télévision *les Dossiers de l'Écran* présenté par Armand Jammot. Nous suivions également, après le film, le débat.

En parallèle je participais au camp (colonie de vacances) qu'organisait l'abbé Carpentier sur la Côte d'Opale. Lors des soirées, il nous projetait en 16 mm des films loués à la Fédération des œuvres Laïques. C'est lors de ces soirées que j'ai découvert la première série de films *La Planète des singes* avec Charlton Heston. Ces souvenirs de patronage restent gravés dans ma mémoire comme des moments intemporels que seul permet la magie du cinéma.

Côté salle obscure je n'étais pas en reste non plus, car avec mes parents et mon frère nous allions assez régulièrement au cinéma le Paris, le Picardy ou le Pax. C'est dans ces salles que j'ai découvert, notamment en projection 70mm, les grands films de l'époque, mais aussi les comédies françaises avec les Charlots, notamment.

Petit à petit, le besoin de pouvoir voir des films ou extraits de films à n'importe quel moment a grandi en moi. Avec mon argent de poche de l'époque j'ai commencé à récupérer tout ce que je pouvais en films fixes, 8 mm, 8mm, 9,5 mm

C'est à cette période qu'apparaît le 1^{er} vidéo club amiénois, rue Jules Barni où je vais louer parfois quelques films. Pour acquérir définitivement une VHS il faut déboursier plus de 1000 francs. C'est très cher et pour une qualité que l'on trouverait déplorables maintenant. J'avais entendu parler d'un ferrailleur à Caix qui souvent avait du matériel ciné-



• Affiche de l'Atlantide de Jacques Feyder

matographique et de l'ORTF ainsi que des films 35 mm. Je m'y rends à maintes reprises et y trouve mon bonheur, m'équipant petit à petit en 16 mm et 35 mm. Mes parents, acceptant que j'aménage dans leur dépendance, une petite salle de cinéma, je crée ainsi mon tout premier «home cinéma». Petit à petit j'y accumule plus d'une centaine de longs métrages, des bandes annonces, des courts métrages, documentaires et scopitones. Cela prend une place assez considérable, car pour un film 35mm c'est 5 à 8 bobines de 600 mètres et de 20 à 30 kg.

Je découvre par hasard à la maison de la Presse le numéro 6 de Première, revue que je continue à lire actuellement. Les articles que j'y devore me donnent envie d'aller de plus en plus au cinéma. Afin de pouvoir voir les films que je découvre à travers les articles, je développe dans ma chambre la reproduction de poissons exotiques que je revends boulevard du Port dans un magasin d'aquariophilie disparu depuis.

En parallèle j'écume les réderies et salons spécialisés où je croise parfois René Château qui recherche copies, affiches et documents papier pour sa collection. Dès l'âge de 16 ans, ayant pu travailler à La Poste, (télégraphe et centre de renseignement téléphonique pendant les week-ends et les vacances scolaires) je peux me permettre d'assouvir en partie ma passion cinématographique.

En 1986, avec mon diplôme de Masseur-Kinésithérapeute en poche j'intègre

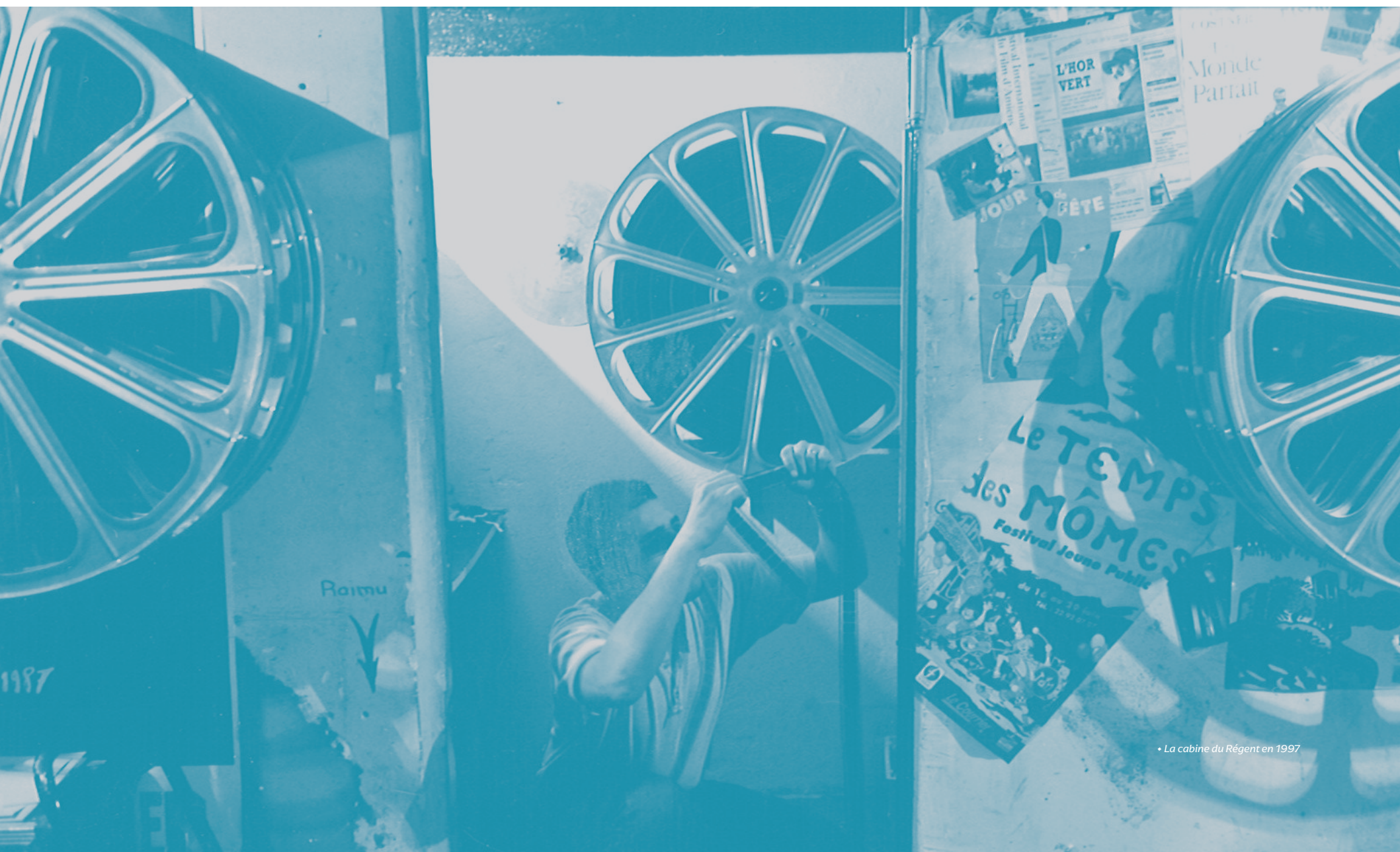
l'Institut d'Éducation Motrice où je fais la connaissance de Françoise, technicienne en appareillage. Découvrant ma passion pour le cinéma, elle me fait rencontrer une de ses connaissances qui dirigeait à l'époque une radio libre. C'est ainsi que j'intègre comme bénévole Pacific FM. J'y coanime avec Eric Sannier pendant près de 10 ans une émission hebdomadaire en direct sur le Cinéma. Cette émission nous permet d'aller au Cinéma, d'assister à des festivals de films en tant que «journalistes», de faire gagner des places de Cinéma et des cadeaux à nos auditeurs.

À cette époque Pacific FM fait partie d'un groupe de presse qui gère également le 3614 Amtel et la revue Amiens Poche, ce qui nous permet d'être informé et présent sur tout ce qui concerne de près ou de loin le cinéma sur le plan local et régional. Cette parenthèse radiophonique m'a amené également à animer d'autres émissions sur le cinéma, toujours en direct sur Radio Lafleur, Radio Gazette Rural

et Artist' FM. Quelle fantastique expérience nous avons vécu à cette époque et que de belles rencontres cinématographiques nous avons pu vivre par ce biais.

«Je crois que le cinéma est une amélioration de la vie parce qu'il est extraordinaire».

Je participe donc à l'édition 1987 du Festival International du Film d'Amiens avec ma carte de presse. Je découvre ainsi toute l'équipe du Festival et plus particulièrement Marie-Thérèse Cahon qui coordonne les projections en 16 mm de la décentralisation du festival. Avec des projecteurs 16mm, le festival amène en itinérant dans les salles de fêtes, les écoles du département et de la Picardie des films sélectionnés.



• La cabine du Régent en 1997

L'ÉCRAN BLANC

/PAR NOËL LECOUTRE

«Qu'est-ce qu'être cinéophile? qu'est-ce qu'aimer le cinéma?» Aussi loin que remontent mes souvenirs, je ne crois pas avoir trouvé une vraie «réponse» à cette question un peu philosophique.

Cette passion pour le Cinéma m'a pris dès mon plus jeune âge. Lors des récréations, à l'école primaire rue Jules Barni, le fils du boulanger avait eu pour Noël un «Minicinx» (petit projecteur portatif à piles qui permet de visionner des petits films en continu en marche avant, ralenti, accéléré). Devant nos yeux d'enfants émerveillés nous découvriions des extraits de Charlot, Laurel & Hardy, Mickey, Pluto, Donald,... projetés sur un carton ou sur le mur du préau. Je crois que c'est à ce moment qu'est née ma passion pour le cinéma.

À la maison nous n'étions pas en reste, mes parents possédaient une télévision en noir et blanc et j'ai découvert les séries de l'époque (*Les 5 dernières minutes*, *Thierry La Fronde*, *Poly*, *Flipper le Dauphin*...). À cette période,

Cette démarche de partage et de découverte fait tilt en moi et dès l'année suivante j'intègre l'équipe de la décentralisation. Pendant près de 10 ans, j'ai pris des congés pendant la période du festival, en novembre, et fait partager ma passion du cinéma en parcourant la campagne picarde.

Un jour, en échangeant avec Jean-Pierre Houbart, directeur du cinéma Le Paris-Picardy, il m'indique qu'il a un grand stock d'affiches et de documents cinéma dans les locaux et que ça lui amène des difficultés en sécurité incendie. Il doit impérativement se débarrasser de ce stock. L'idée nous vient alors de réaliser une vente d'affiches cinéma devant le Picardy pendant la durée de la fête du cinéma au profit de l'Institut d'Éducation Motrice. Je récupère ainsi plus de 15 m3 d'affiches, dossiers de presse et photos d'exploitation. Après avoir fait un travail d'inventaire très précis, je tiens le stand avec succès. L'argent ainsi récolté pendant plusieurs années a permis à des enfants handicapés moteurs de partir en transfert.

Lors d'une réderie (brocante en picard) je tombe un jour sur un lot de films flammes 35mm. J'y découvre une copie de *l'Atlantide* de Jacques Feyder (1921). Ce film avait été considéré longtemps comme perdu, mais la Cinémathèque Française avait prévu de le restaurer. Par l'intermédiaire du festival

et plus particulièrement de Sylviane Fessier, je transmets mes copies de films flammes à la Cinémathèque. La copie de *l'Atlantide* que je mets en dépôt leur permet de retrouver plusieurs dizaines d'intertitres ainsi que quelques dizaines de secondes du film qui viennent compléter la restauration en cours. Une grande satisfaction pour un cinéophile que de participer ainsi à la sauvegarde d'un patrimoine culturel cinématographique.

Actuellement, depuis plus de douze ans la Cinémathèque Française restaure également un monument du cinéma français. *Le Napoléon* d'Abel Gance dont je suis un fervent admirateur. Je l'avais découvert en visionnant une copie d'extrait en 8 mm et 9,5 mm que j'avais eu dans un lot et j'avais été surpris de l'inventivité de ce réalisateur, pour l'époque. Selon moi, et avec Méliès, ils ont inventé toutes les techniques, perfectionnées depuis, du cinéma moderne.

Après la décentralisation, je viens prêter mains fortes à Nathalie Roncier qui a en charge les membres du jury long métrage du festival, ce qui me permet d'accompagner au quotidien nos invités. Merci Nathalie pour tous ces bons souvenirs et parfois aussi moins bons, mais tout cela ne fait-il pas partie du décor? Avec le festival, le cinéma le Régent, le Paris, le Picardy, le Ciné Saint-Leu, le Gaumont et certains tour-

nages réalisés à Amiens que de rencontres inoubliables : Maud Linder, Madeleine Malthête-Méliès, Jean-Charles Tacchella, Jeanne Labrune, Jean-Jacques Beineix, Guillaume Depardieu, Claude Chabrol, Dominique Gentil, Sonia Rolland, Isabelle Huppert, Isabelle Giordano,... Que de souvenirs magnifiques et magiques que seul le cinéma sait mettre en lumière. Ma passion pour le cinéma reste intacte même si elle a évolué et que, comme dans les salles obscures, je suis passé aussi au numérique. Comme François Truffaut «Je crois que le cinéma est une amélioration de la vie parce qu'il est extraordinaire».

Pour conclure cette dernière citation de lui, citation que j'avais découverte dans les éditions les films de ma vie en VHS qui me correspond tout à fait : «Je n'aimerais pas voir un film pour la première fois en vidéo ou à la télévision. On voit d'abord un film en salle. Cinéma et vidéo c'est effectivement la différence entre un livre qu'on lit et un livre qu'on consulte. Pour moi comme cinéophile la vidéo bouleverse ma vie, prenez *Sérénade à trois* de Lubitsch par exemple, avant s'il passait quelque part j'y aller sachant que je devrais attendre 2 ans peut être avant de pouvoir le revoir, depuis il m'arrive de le voir 3 fois dans une même journée. Avoir un film en vidéo m'en donne une connaissance beaucoup plus intime. En tant que cinéophile je suis un fanatique de la vidéo.» •

LA CRITIQUE EST FACILE, MAIS...

/PAR MARC MANGIN

Nous étions début septembre. Tu verras, avait dit J.-P., l'arrière-saison est belle en Picardie. Ça tombait bien, j'avais vraiment besoin de me changer les idées. Comme le moteur de ma vieille 404 dans laquelle nous voyagions, ma vie peinait à démarrer; je roulais même sur les jantes depuis un moment. Je caricature à peine.

J.-P. m'a installé boulevard de Saint-Quentin. Tu veux faire quoi de ta peau, m'a-t-il demandé? Écrire. Alors vas-y. Et là, la page blanche m'a renvoyé le vide des vingt et une années qui venaient de s'écouler. Nous étions en 1978, j'avais prévu de me poser ici deux à trois semaines, je suis resté près de huit ans.

Dans un troquet du centre-ville où les «camarades» — tous fonctionnaires — viennent prendre le café, chaque midi en sortant de la cantoché, J.-P. me présente comme un... (il ne sait trop quoi) en devenir. Mais déjà, je suis un... C'est trois fois mieux que.

Je suis à Amiens depuis un mois lorsqu'il m'introduit dans le cercle d'universitaires qui se retrouvent, une fois par quinzaine, dans une turne d'étudiants, au coin des rues Émile-Zola et Vivien, pour donner leurs avis sur la programmation cinématographique de la ville. Mon Bac - 5 doit se remarquer au premier coup d'œil, mais l'équipe de Ciné Critique n'en laisse rien paraître; ne suis-je pas le-grand-ami-de-J.-P.? Elle souhaite ouvrir les

colonnes du journal à toutes les formes d'expression artistique et je peux peut-être faire l'affaire.

«Ce n'est pas à Cannes qu'on verrait ça!»

Le cinéma, moi je n'y connaissais rien. En dehors des Walt

Disney que Maman nous emmenait voir à L'Artistic, le cinéma emblématique d'Orléans, et des classiques qu'elle nous autorisait à regarder à la télé, le dimanche soir — s'il n'y avait pas de carré blanc — je n'avais dû voir qu'un film dans ma courte vie, en 1970, attiré par les petits seins de Mimsy Farmer : *La Route de Salina*. Mes nouveaux amis amiénois ont beau m'expliquer qu'il s'agit d'un navet, je reste depuis accro à Georges Lautner, son réalisateur, et Christophe, l'auteur de la bande son.

Mon truc, c'était plutôt la musique. Et encore, limitée à un genre très particulier : le bluegrass. Tout le monde se regarde. Je fais : Ti-li-ling ding-ding. *Délivrance*, vous connaissez? John Boorman (1972). Ce ne sera pas mon dernier bide. Faute de banjo, j'écris sur Little Bob Story et Charles Dumont... je galère. C'est du n'importe quoi. À me relire, quarante ans plus tard, j'ai honte. Il faudra penser à détruire ces textes avant de mourir.

Histoire de me déniaiser, Gilles Laprévotte m'invita discrètement à la projection de *Shock Corridor*, organisée sur le campus par le Club. Tout dans ce film de Samuel Fuller, sorti en 1963, me parle : la presse, l'enfermement de l'univers psychiatrique, le noir & blanc. S'«il y a les films que l'on regarde et ceux qu'on prend dans la gueule», comme l'affirme l'affiche de *Rude Boy* (Jack Hazan & David Mingay, 1980), *Shock Corridor* se hisse au premier rang de la seconde catégorie.

Bien plus tard, je comprendrais le phénomène d'identification à l'œuvre dans toute fiction, qui m'avait fait adorer *Shock Corridor*; ce rapport intime derrière nos réactions face à un film, un livre, une pièce de théâtre — de leur adoration à leur détestation —, qui

rend subjective toute appréciation critique : «bonne» ou «mauvaise».

L'aura du «critique» en prendra un nouveau coup, quelques mois plus tard, lorsque mes amis s'étriperont pour déterminer si *Midnight Express* (Alan Parker, 1978) était, comme le clamait la presse nationaliste turque, ou non, un film «raciste». La question se posait avec d'autant plus d'acuité que l'idée d'un festival du film contre le racisme dans la capitale picarde commençait à faire son chemin. Ce débat faisait apparaître le clivage — que dis-je, le gouffre! - entre ceux qui croient savoir, souvent la majorité, et ceux qui cherchent à comprendre, a contrario une petite minorité.

Le film, scénarisé par Oliver Stone, s'inspire librement des cinq années de captivité de William Hayes, depuis son arrestation à l'aéroport d'Istanbul pour trafic de drogue, en octobre 1970, à son évasion. Une plongée dans l'univers carcéral d'un pays en développement — du tiers-monde, disait-on à l'époque». Impossible de confondre avec le Club Med. À vous déguster pour toujours des prisons turques et de traverser une frontière, lesté de deux kilos de shit. Même un. Même bon. J'ai adoré le film et ne comprends





• Marc mangin, Sylviane Fessier et l'Équipe du MIFA au Régent

toujours pas comment certains ont pu y voir un regard raciste sur la société turque.

Le débat se situait donc là : peut-on porter un regard critique sur les sociétés en développement? Est-ce seulement permis? Coluche avait tranché depuis longtemps : «Ce serait raciste de penser que les étrangers n'ont pas le droit d'être cons.» Le clown était avant-gardiste tandis que, en touillant leur café, les camarades soutenaient Robert Mugabe, le leader de la Zapu marxiste, qui deviendra le tyran du Zimbabwe, et applaudissaient à la révolution de Khomeiny, qui renversa le régime du Shah soutenu par le Grand Satan — ennemi héréditaire — mais enfermera l'Iran dans un tchador. *OK Mister* (Parviz Kimiavi, Iran 1979), première Licorne d'or du Festival d'Amiens (1980) qui s'appelaient alors Journées cinématographiques contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, même si l'histoire officielle a gommé l'origine de la manifestation.

Un festival ne repose pas seulement sur une bande de jeunes à elle toute seule. Une thématique doit l'inscrire dans la durée et le démarquer des autres. Cela demande également un peu d'argent. En d'autres termes, il faut définir... un prrooooojjet!

L'affaire se discute à Paris, au premier étage du 89, rue Oberkampf — un quartier pas encore branché du XI^e arrondissement.

Dans son bureau, Albert Lévy, le secrétaire général du Mrap, rêve de laisser dans l'histoire l'empreinte indélébile du combat qu'il mène depuis toujours : contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples. Il voudrait réitérer le coup de Félix Kir, député-maire de Dijon à la Libération, qui substitua son nom au blanc-cass. Aussi lorsque Jean-Pierre Garcia évoque l'idée d'un festival de cinéma à Amiens, le visage de l'ancien résistant s'illumine; il se voit ressusciter les Journées internationales du film antiraciste que le Mrap avait organisées à Paris, du 29 mars au 11 avril 1973 et restées sans lendemain.

La semaine suivante, le secrétariat national du mouvement antiraciste s'enthousiasma pour le prrooooojjet et, très vite, le camarade Albert Lévy fit le voyage à Amiens pour en discuter avec le camarade René Lamps. Je participai à la rencontre, dans le bureau du maire, comme j'avais participé, quelques semaines plus tôt, à l'échange dans celui d'Albert Lévy et, le 29 février 1980, le rideau se leva sur ch'Festival!

Wënd Kūuni (Le Don de Dieu) de Gaston Kaboré (Burkina Faso 1982), *Oka Oorie Katha (Les Marginaux)* de Mrinal Sen (Inde, 1977) — pour n'en citer que deux — et tant d'autres films programmés à Amiens pendant les festivals qui suivront ont nourri mon imaginaire, jusqu'à m'en faire oublier le banjo.

Les Journées se prolongeaient immanquablement par des repas festifs où se mêlaient invités, organisateurs et public bien informé, jusque tard dans la nuit. Elles auraient pu s'appeler «Rencontres», tant il s'en faisait, qui duraient parfois jusqu'à l'aube. Une équipe vidéo se chargeait de rendre compte, tous les soirs sur l'écran du grand théâtre de la Maison de la culture, de ce bouillonnement. J'avais comme ça mis en scène Paul Zoumbara dans une baignoire de bain moussant pour nous présenter son film : *Jours de tourmente* (Burkina Faso, 1983). Personne n'y vit la référence à une forme de «nouveau journalisme» importée d'outre-Manche par Bernard Rapp, le correspondant d'Antenne 2 à Londres, et seule ma qualité de secrétaire national du Mrap m'épargna — en tout cas publiquement — les accusations de racisme qui entachèrent *Midnight Express*, quelques années plus tôt.

Le vent finit par emporter pour de bon le racisme et l'amitié entre les peuples du nom de la manifestation et les journées devinrent tout simplement Journées cinématographiques d'Amiens, puis Festival international du film d'Amiens. *Plus Belle la vie* fait plus d'entrées que ce diable d'An Jung-geun. Mais, devenu indésirable aux yeux des camarades, j'avais déjà quitté la Picardie, prêt à m'aventurer sur les routes du monde et de la création.

En revanche, le vent ne souleva aucune vague qui aurait porté mes amis de la critique à la création, comme les Godard, Truffaut, Rivette, Rohmer et autres Chabrol auxquels ils aimaient à se référer. À l'exception de Gilles Laprêvotte, ils se contentèrent de décerner des étoiles selon leur humeur en restant sagement du côté de ceux qui savent.

J'ai remballé mes souvenirs picards, pensant en avoir fini avec eux en général et Samuel Fuller en particulier. Mais non. Nous ne nous identifions pas à une histoire ou un personnage par hasard. Seul le temps révèle le rapport inconscient que nous entretenons avec leur auteur. Orphelin de père à l'âge de 11 ans, l'auteur de *Shock Corridor* a commencé à travailler très jeune : 12 ans. Dans le film qu'elle lui consacre (*À Fuller Life*, 2013), Samantha Fuller parle de son père comme j'aurais aimé parler du mien, le décrit comme j'ai imaginé le mien : un homme libre, indépendant, au franc-parler; un homme aux vies multiples. Alors, je n'ai pas été surpris de l'entendre confier sur les plateaux de télévision qu'elle était née, son père avait 63 ans; comme moi lorsque Louise est entrée dans ma vie! •



• Benoît Ginsty

LA PASSION!

/PAR BENOÎT GINSTY

40 éditions — Ils sont rares les festivals de cinéma d'une telle longévité. Elle fut rendue possible grâce à un engagement, une passion, sinon une abnégation, sans faille. Ceux qui rêvèrent un Festival d'Amiens à la fin des années 70 n'en manquaient pas. Et celles et ceux qui le construiront ensuite s'en nourriront. Pendant quatre décennies. Nuits après jours. Le bureau du festival n'a pas d'horloge.

Alors étudiant fraîchement amiénois, croiser la route du Festival d'Amiens fut une chance. Déterminante professionnellement, déterminante amicalement. Arrivé du sud-ouest, je me suis fondu dans l'âme d'Amiens par son festival et ai tant aimé cette ville grâce à lui.

1990 · La liberté et l'audace, rétrospectivement, définissent les sensations de la première visite des (désormais anciens) bureaux du Festival de la rue de Noyon. L'essentiel est ailleurs. C'est la première rencontre — floue cependant — avec son fondateur, Jean-Pierre Garcia. D'innombrables discussions suivront. D'abord en tant que petite main au Marché International du Film d'Amiens — le festival innovait en facilitant la promotion des films sélectionnés auprès des distributeurs et journalistes qui assistaient au festival — puis en tant qu'administrateur du festival pendant cinq belles années, et enfin secrétaire général au milieu des années 2000. Depuis mon départ vers d'autres horizons, ces échanges se poursuivent.

Cette liberté, cette audace, Jean-Pierre les incarne. Il fut l'architecte de ce festival. Une sorte d'architecte permanent d'ailleurs qui construirait de nouvelles pièces pour mieux consolider l'édifice : la décentralisation du festival partout dans la Somme, une revue consacrée au cinéma africain, un fonds d'aide au développement de scénario, des salles de cinéma temporaires, l'édition de livres pour ne citer que quelques initiatives! Jean-Pierre incarne aussi un esprit généreux et trans-

gressif. Nous suggérons moins de films pendant le festival pour permettre au public de mieux assouffir leur boulimie de films... «la pile fait vendre!» répondait inlassablement

Jean-Pierre Garcia, citant Nathalie Roncier, un des membres clés du comité de sélection. Amis cinéphiles, vous connaissez maintenant l'auteur de votre frustration de festivaliers!

Depuis sa création, le festival d'Amiens a interrogé sa propre identité. Il a affirmé son identité originelle notamment avec des thématiques telles que le cinéma fait par les peuples dits aujourd'hui premiers — Américains, Maoris — qui ont rendu visible professionnellement et artistiquement des talents alors inconnus et ont souvent structuré une conscience collective dans les pays respectifs. Il a débordé cette identité aussi, pour le plus grand plaisir des cinéphiles, en produisant des rétrospectives de cinéastes, en particulier américains, aujourd'hui considérées comme des références. Je note qu'il fallait aimer le western sous la direction de Jean-Pierre Garcia, ou sinon apprendre à l'aimer!

Si le Festival d'Amiens a aujourd'hui 40 ans, c'est aussi parce que la conscience qu'un festival doit se transmettre pour en assurer sa longévité est venue très tôt. Les audaces et la poésie de la programmation d'Annouchka de Andrade, sa directrice depuis trois ans, en sont le parfait exemple. Maverick, donc Jean-Pierre Garcia, mais aussi animateur d'un collectif pendant 30 ans aux côtés des autres fondateurs, Gilles, Jean-Pierre deux fois, Sylviane, et de nombreux compagnons de route fidèles, Aline, Anne-Marie, Bernard, Bertrand, Marie-Thérèse, Nathalie, Noël pour n'en citer que quelques uns. Et puis ce festival est unique : il a plusieurs âmes, dont Farida Lahsen, peu connue du public, mais essentielle, mémoire de la grande et petite histoire du festival et de cette grande famille engagée.

J'ai tant aimé en faire partie. Les souvenirs sont là, tenaces, drôles souvent. Organiser un festival, c'est rencontrer des problèmes inattendus et... tenter de les résoudre. Sauf que dès mon premier jour de travail, je compris que cela ne serait pas toujours possible : le festival organise une projection de la version restaurée de *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer en 1993. Soirée doublement spéciale. Cette version est montrée en première par la Gaumont. La Cathédrale sera une salle d'exception pour un soir. Après des tests techniques la veille, la copie 35mm est remise à la Cathédrale - nous n'étions

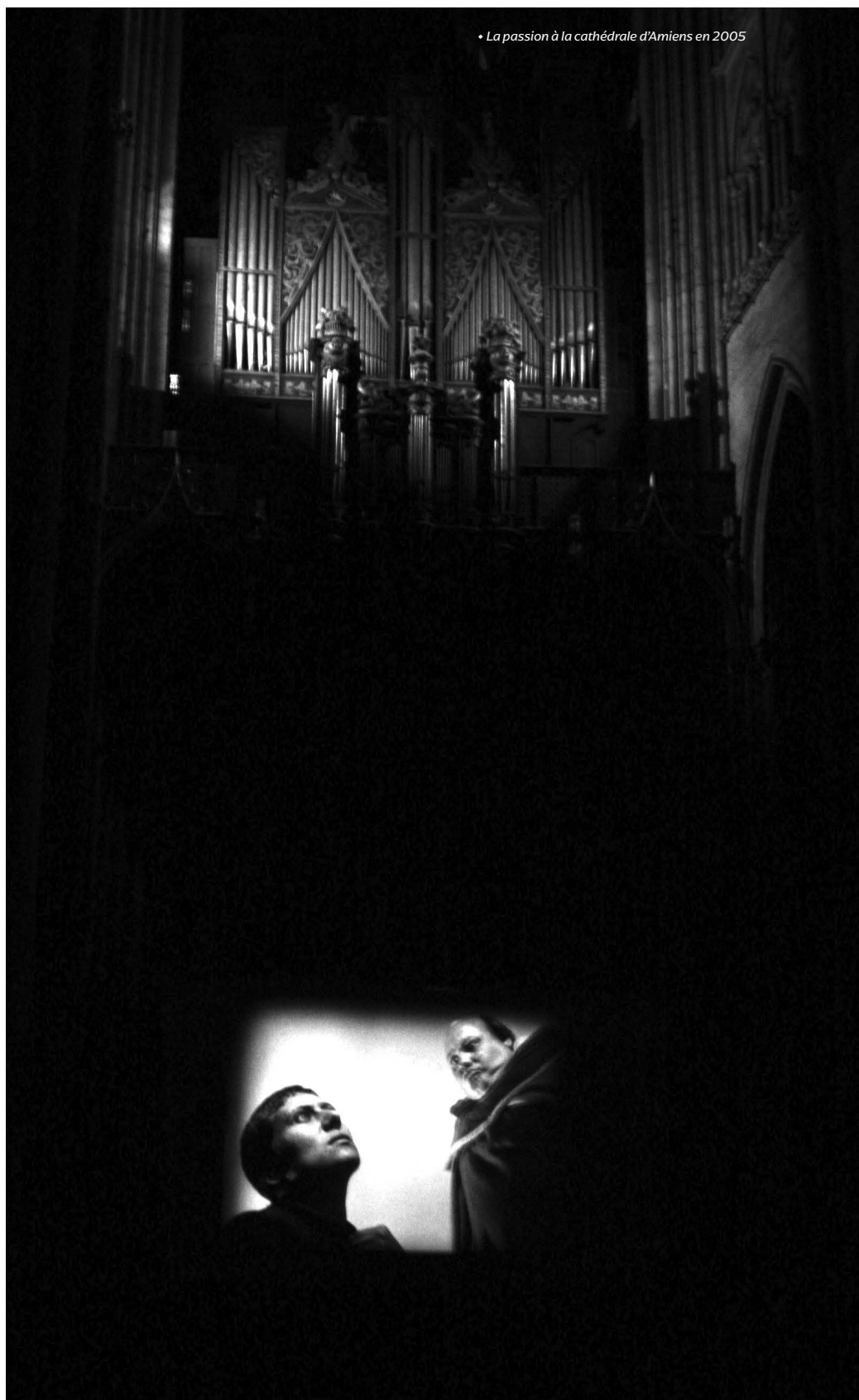
« Je me suis fondu dans l'âme d'Amiens par son festival »

pas encore à l'ère du numérique. Tôt le lendemain, appel d'urgence. Un feu s'est déclaré dans la cathédrale pendant la nuit. Premières sueurs froides d'organisateur de festivals — il y en aura d'autres! Des visiteurs du soir étaient venus «rendre hommage» à Jeanne d'Arc en brûlant quelques livres de messe. La copie est saine et sauve, mais l'odeur de brûlé est persistante partout dans l'édifice - ennuyeux pour une soirée de gala. Avez-vous déjà aéré une cathédrale? Ce fut une de mes missions ce jour-là!

Je me souviens aussi de salles bondées; du public exigeant, attentif, engagé qui est si caractéristique de cette ville; des rires d'en-

fants dans le grand théâtre de la maison de la culture; de l'émotion contenue et pourtant intense de femmes détenues à la maison d'arrêt d'Amiens découvrant des films du festival; de la joie et de l'inquiétude de cinéastes d'autres continents invités pour la première fois à présenter leurs films.

Je me souviens aussi avoir été abasourdi. Tous et ensemble, lors d'une fête du festival de 1995. Réalisateur, producteurs, scénaristes, comédiens des quatre coins du monde, équipe du festival en apprenant l'assassinat de Yitzhak Rabin. Se rappeler alors que le cinéma est aussi là pour dénoncer, pour offrir une voie d'émancipation. Il appelle à la connaissance de l'autre et à l'humanité de chacun. La raison d'être du Festival d'Amiens depuis plus de 40 ans. Elle est toujours autant d'actualité et le Festival toujours aussi nécessaire •



• La passion à la cathédrale d'Amiens en 2005

Carnets de voyage

Un festival, des festivals

• Jean-Pierre Garcia et Michel brunet (Ministre des affaires Etrangères) au Fespaco



• Jean-Pierre Garcia

SUR LES ROUTES DU CINÉMA, UN ITINÉRAIRE FESTIVALIER

/PAR JEAN-PIERRE GARCIA

Dakar, Décembre 1979. Dans la capitale sénégalaise se tient le FIFE, le Festival International du Film de l'Espace Francophone. Un festival fort prisé de certains critiques, car il est itinérant à travers l'espace francophone. Après Montréal au Québec, il s'est déplacé en Louisiane puis en Afrique de l'Ouest : il se tient, cette année-là, au Sénégal.

Le point central est le célèbre théâtre Daniel Sorano de Dakar. Une fort belle salle de théâtre équipée aussi en 16 et 35 mm. Comme j'ai lu avec attention la revue L'Afrique Littéraire et Artistique consacrée aux cinémas africains (rédigé par Catherine Ruelle et Guy Hennebel), je cherche à rencontrer Sembène Ousmane, mais le maître se fait désirer. Les cinéastes ne sont pas absents de ce festival et en particulier, les jeunes auteurs. Je suis accueilli à bras tendus. Naissent à ce moment-là des amitiés qui dureront des années : Samba Félix Ndiaye, Cheikh Ngāido Bā, Ousmane William Baye, et quelques cinéastes plus expérimentés comme Mahama Johnson Traoré, Djibril Diop Mambety, Ababakar Samb et Paulin Vieyra. Autre rencontre marquante,

celle de Tahar Cheriaa, critique de cinéma tunisien, fondateur des JCC de Carthage et je l'apprendrai plus tard, le seul directeur de festival à avoir été jeté en prison pour avoir pris trop de libertés en termes de programmation. Une évidence s'impose : participer à un festival, c'est voir des films bien sûr, mais, aussi et surtout, rencontrer des hommes et des femmes de cinéma. C'est être à leur écoute et partager leur imaginaire.

1981. La planète cinéma est vaste. Je décroche une invitation pour un festival surprenant, un festival rêvé consacré aux cinémas méditerranéens, à Vittel dans un «Club Med». C'est Lydie Trigano, cinéophile passionnée et admiratrice des cinémas méditerranéens qui a obtenu hors-saison touristique l'accès à un ancien hôtel, uniquement pour ses invités. J'ai l'impression d'être dans le décor du film L'Année dernière à Marienbad. Un festival où tous les réalisateurs de films montrés sont présents, où le seul public accrédité est professionnel, où les débats sont permanents...

Commence pour moi un marathon de films comme jamais je ne l'avais rêvé

Pas de GO ni de GM dans ce club là, l'activité culturelle proposée est le Cinéma. Un rêve de festival, car on peut découvrir des films de patrimoine, des inédits et même des «Work in Progress». Où l'attaché de presse vous obtient tous les rendez-vous nécessaires dans l'une des nombreuses petites salles de travail ou au Bar, tout simplement. Ces festivals Trigano n'ont pas duré trop longtemps (5 à 6 éditions, il me semble). J'en ai gardé

une belle quantité de contacts, renouvelés plus tard et en d'autres occasions. Nous ne sommes plus à Vittel, nous sommes dans un pays méditerranéen entre Italie et Tunisie, entre Espagne et Maroc, entre Paris et Alger (entre Barbès et la Casbah), entre Le Caire et Sarajevo!

Cannes, Mai 1981. Mon premier festival de Cannes. Le Palais des festivals vit ses dernières sessions avant l'ouverture du nouveau Bunker. Commence pour moi un marathon de films comme jamais je ne l'avais rêvé. Cinq à six films par jour constituent mon ordinaire. Je découvre les différentes sections officielles et parallèles : car il n'y a pas que la Compétition internationale, il y a également Un Certain Regard, section créée par Gilles Jacob, (dès son arrivée au poste de Délégué général) et La Caméra d'Or décernée chaque année au Meilleur premier film. Et puis les sections parallèles La Semaine Internationale de la Critique, La Quinzaine des Réalisateurs (créée en 1969 par la SRF) et même pendant un temps Perspectives du cinéma français. Chaque section dispose d'un espace de projection spécifique. Ce qui, je m'en aperçois rapidement complique les visionnements et nous oblige à courir d'une projection l'autre, d'une file d'attente à une autre.

Je découvre qu'il est important de rencontrer autant que possible ceux qui détiennent les droits des films, pour les indépendants c'est

parfois directement le réalisateur et/ou le producteur. À Cannes, je découvre aussi que dans Le Marché du Film, peuvent se cacher des perles rares qui n'ont pas été retenues par les divers sélectionneurs. Certains pays louent quotidiennement des salles du Marché pour présenter la production de leurs pays. Et tout le jeu consiste à trouver des cartons d'invitation pour y avoir accès. Parmi les lieux de rencontre, le sympathique et fort bien placé Blue Bar donnant directement sur la croquette, son bar ou son restaurant (pas à la portée de nos bourses, mais où des réalisateurs comme Claude Sautet ou Yves Boisset venaient souvent dîner...). Et aussi à deux pas de la Rue d'Antibes, dos au Grand Palais, deux bistrot Le Petit Carlton et Le Petit Majestic (Rien à voir avec les Palaces du même nom) dont à partir de dix heures du soir certains festivaliers envahissent la terrasse puis les rues adjacentes, un verre de bière à la main. C'était l'endroit idéal pour rencontrer des producteurs ou des vendeurs de films, souvent anglo-saxons, et décrocher les bonnes informations à propos des films projetés sur le Marché. Que d'heures passées et de films évoqués!

Cannes, est et était, un lieu unique. La diversité des médias et l'évolution technique n'ont rien changé. Cannes est la référence mondiale, car à la nouveauté des œuvres présentées chaque année s'ajoute la possibilité pour les professionnels d'y trouver un marché dynamique et établi de longue date (depuis 1959 précisément). À Cannes on allait aussi à la pêche aux rétrospectives et aux programmes spéciaux, avec des amis cultivés et curieux, prêts à partager leurs savoirs et passions. À Cannes, nous avons mis sur pied pour le compte du Ministère de la Coopération et des affaires étrangères, pour le CNC et l'Organisation de la Francophonie un stand des cinémas du Sud, un lieu où les cinéastes du sud pouvaient organiser des rendez-vous, échanger avec des producteurs ou des distributeurs, un lieu où des rencontres professionnelles présentaient le droit d'auteur, etc...

Aujourd'hui un tel stand est géré par l'Institut français qui y organise la Fabrique des Cinémas du Sud ainsi que différentes tables rondes sur les cinémas du Sud. On y trouve aussi l'OIF (francophonie) et Radio France Internationale.

Au fil des ans, nous avons été amenés à nous rendre chaque année à Rotterdam, à Berlin, à Cannes, à Venise et San Sébastian, villes célèbres pour leur festival. À chaque fois le séjour est d'environ une semaine et belles, les moissons de films. Outre ces événements phares, il existe nombre de festivals spécialisés sur le cinéma national d'un pays donné. Un déplacement permet de faire le point sur l'essentiel de la production de l'année ou la

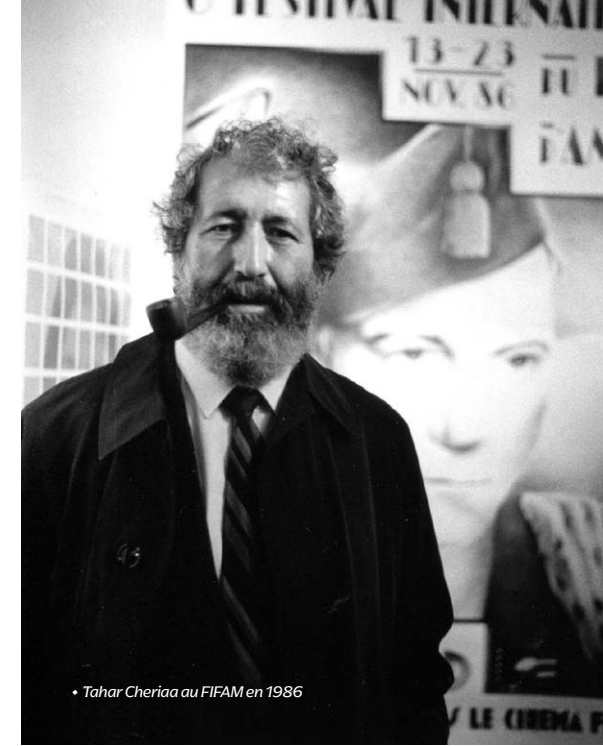
période. C'est ainsi que peuvent naître des liens durables avec un cinéma et par conséquent avec les hommes et les femmes qui la composent. Ainsi le Festival de Tanger propose chaque année un tour complet de la production marocaine de l'année. Le Fespaco ou Carthage permettent de découvrir un très large panorama des productions africaines du Nord au Sud. Ce travail est complété par des visites spécifiques où pendant 5 à 6 jours nous est proposé la production du pays (en dehors de festivals locaux) et dans des cinémathèques le patrimoine des années 30 ou 40, où il est possible de découvrir les industries du passé comme les nouvelles vagues locales. Nombre de festivals en Amérique latine permettent de découvrir le meilleur de leur production nationale (Guadalajara, Morelia au Mexique/Festival du cinéma indépendant de Buenos Aires/Festival de Mar del Plata/Cartagena, Colombie)... Les citer tous serait fastidieux et forcément incomplet. À chaque fois c'est la prise de contact qui compte, les films dont on obtient une VHS, un DVD et aujourd'hui un lien «vimeo» ou autre. Nombre de pays accordent leur préférence à ceux qui se déplacent et vont les voir sur place. C'est logique et c'est humain à la fois.

À Cannes nous avons mis sur pied pour le compte du Ministère de la Coopération et des

Affaires étrangères, pour le CNC et l'Organisation de la Francophonie un stand des cinémas du Sud, un lieu où les cinéastes du sud pouvaient organiser des rendez-vous, échanger avec des producteurs ou des distributeurs, un lieu où des rencontres professionnelles présentaient le droit d'auteur, etc... Aujourd'hui un tel stand est géré par l'Institut français qui y organise la Fabrique des Cinémas du Sud ainsi que différentes tables rondes sur les cinémas du Sud. On y trouve aussi l'OIF (francophonie) et Radio France Internationale.

Si Cannes est la manifestation essentielle, nous avons au fil des ans développé des liens étroits de coopération avec des festivals comme ceux de Ouagadougou (Fespaco) et Carthage (JCC), Vues d'Afrique (Montréal) et Mons (Belgique), Festival de Tarifa (Espagne) autour des cinémas d'Afrique et de leurs créateurs.

Ces liens ont été plus ou moins importants selon les périodes. Nul doute que notre Revue LE FILM AFRICAÏN & DU SUD a beaucoup contribué à ces relations. Il en va de même avec Le Fonds d'Aide au scénario qui a duré une vingtaine d'années. D'autres spécificités ont fait leur apparition dans le petit monde des festivals : les rencontres professionnelles, les ateliers de scénario ou à portée économique et financières,



• Tahar Cheriaa au FIFAM en 1986

les projections de films en postproduction, les fonds d'aide au développement... Des mots nouveaux s'emparent de nous : Lab, workshop, Fabrica, Ateliers, etc... Le métier évolue et prend de l'ampleur. Amiens a été parmi les précurseurs en France. 25 ans pour le Film Africain, 20 ans pour le fonds d'Aide au scénario, 15 ans pour nos mécanismes juridiques sur le Droit d'Auteur. Le principe du jumelage FESPACO – Festival d'Amiens date de nos tous débuts : 1983. Une leçon apprise dès notre voyage au FIFE à Dakar, plus on voit de films plus on se sent riche. De plus, on mesure qu'il nous reste tant à apprendre, à découvrir et à savourer •

COMPAGNON DE ROUTE (TOUT-TERRAIN)

/PAR GÉRARD LECHÊNE

Directeur du festival Vues d'Afrique de Montréal 40 ans!

Pas tout-à-fait, c'est lors des premières journées du cinéma africain à Montréal, en 1985, que s'est concrétisé le jumelage «triangulaire» entre le Festival d'Amiens, le FESPACO et Vues d'Afrique. À l'époque, l'expression se perd, les vues — allez aux vues — c'était le cinéma, les p'tites vues, la télévision. Et c'était surtout VOIR un continent dont l'Amérique du Nord n'avait qu'une idée quelque peu nébuleuse.

Quant au cinéma africain! Et ô heureuse surprise, cette première semaine organisée à la Cinémathèque québécoise suscitait un intérêt considérable. Du beau monde pour ce coup d'essai devenu un coup d'envoi : le Secrétaire général du Fespaco, Philippe Savadogo qui succédait à Alimata Salembéré, rencontrée à Amiens et avec qui nous avions complété cette rencontre de Montréal, Jean-Pierre Garcia, le Directeur d'Amiens, au si fort tropisme africain (l'arbre à palabres, N.D.L.R : guide des moyens de productions et des aides existantes à l'intention des cinéastes africains, rédigé entre autres par Jean-Pierre Garcia et paru pour la première fois en 1996), plusieurs cinéastes qui allaient devenir des figures du cinéma — dont les lauréats, désignés par un jury avisé : le regretté Taieb Louhichi avec L'Ombre de la Terre et Gaston Kaboré, la fierté du Burkina Faso, pour Wënd Kūuni (Le Don de Dieu) devenu film de

• Gérard Lechêne (au centre) au FIFAM en 1985





• Anne-Marie Poucet

JCFA, LES JOURNÉES CINÉMATO- GRAPHIQUES DE LA FEMME AFRICAINE DE L'IMAGE

/PAR ANNE-MARIE POUCKET

Alors que la réputation du FIFAM en tant que festival de référence du cinéma africain n'est plus à faire et est attestée par un jumelage avec le FESPACO (Festival Panafricain de Cinéma et de télévision de Ouagadougou), la création d'un petit frère de celui-ci, les JCFA, a suscité notre intérêt et c'est tout naturellement qu'au double titre de prési-

dente du FIFAM et des recherches que je menais alors à Paris VII sur le thème « Femmes et image des femmes dans le cinéma d'Afrique de l'Ouest » que j'eus l'honneur rare d'y être invitée. (si ces

**Le cinéma au féminin
a donc, en Afrique,
atteint depuis long-
temps l'âge de raison**

jours ambitionnaient de réunir tout ce que l'Afrique comptait comme réalisatrices, techniciennes, comédiennes, les non africaines se comptaient sur les doigts d'une main : Véronique Joo'Aisenberg, responsable de la Cinémathèque Afrique, deux productrices japonaises, la directrice d'un festival « de la femme et de l'image » venue d'Inde et moi-même).

Cette manifestation, imaginée dès sa nomination comme délégué général du Fespaco en 2008, fut mise en œuvre deux ans plus



• Sarah Maldoror au FIFAM

tard par Michel Ouédraogo ; ce fut un succès avec 37 œuvres présentées, dont 32 africaines (les 5 autres se répartissant en 4 indiennes et une japonaise). Si un tiers des films présentés étaient des documentaires, toutes les catégories étaient néanmoins représentées. Ce fut une bonne occasion de prendre le pouls du cinéma africain au féminin et d'en dégager les spécificités : focalisation sur les problèmes sociétaux (l'un des axes thématiques était d'ailleurs « place de la femme et de la mère ») et difficultés

spécifiques (en terme financiers mais aussi de visibilité puisqu'un axe de discussion fut consacré aux difficultés à monter et budgétiser un projet) de ce cinéma. Un MICA (Marché International du Cinéma Africain mais cette fois centré uniquement sur les œuvres de femmes) se tint d'ailleurs dans la foulée.

Vingt ans après la création de la Fédération Africaine des femmes Cinéastes, il était temps de faire le point lors d'une grande manifes-

• Fanta Régina Nacro (3^e) lors du panel sur les réalisatrices africaines

• Rencontre informelle après la conférence

tation : compter ses forces, travailler sur l'image et l'identité, confronter des points de vue parfois fort différents pour assurer ses positions et faire avancer la cause du cinéma africain au féminin même si, selon les mots de Fanta R. Nacro : « il n'y a pas vraiment de cinéma féminin ou de cinéma masculin, il y a différents regards ».

Et on comprend d'autant mieux cette mise au point que la tendance (et pas seulement en Afrique) est souvent d'enfermer

le cinéma de femmes dans des problématiques soit identitaires, soit futiles (un peu comme on a pu le voir avec la presse féminine) or les réalisatrices sont parfaitement aptes à s'emparer de n'importe quel sujet et de le traiter. Faut-il rappeler que la première africaine derrière une caméra fut la Camerounaise Thérèse Sita Bella en 1963 avec le court documentaire *Tam-Tam*, suivie de Sarah Maldoror (*Monangambee* en 1970) qui, bien que Guadeloupéenne, tourna, selon ses propres mots « beaucoup plus

de films pour l'Afrique que pour la Guadeloupe » et, bien sûr la Sénégalaise Safi Faye à qui revient d'avoir, après un court en 1972 (*La Passante*), tourné avec *Lettres paysannes* en 1975 le premier long métrage réalisé par une africaine. Le cinéma au féminin a donc, en Afrique, atteint depuis longtemps l'âge de raison et il serait temps de s'en apercevoir.

Il me semble cependant qu'au-delà des discussions, panels, projections (dont beau-

coup furent de belles découvertes) l'aspect le plus intéressant de ces premières JCFA fut de faire se rencontrer des femmes de tout le continent et qui ont dédié leur vie au cinéma. Des liens se sont noués, des amitiés et pour ma part, je me suis appuyée sur ces contacts et ces amitiés au gré des présentations au FIFAM, le cinéma féminin africain est sorti de son invisibilité pour commencer à se montrer hors de ses terres d'origine et je suis heureuse si j'ai pu, un tant soit peu, contribuer à cette reconnaissance •

Micro cosmos

C'est tout un monde qui gravite autour du festival



• Le marché du film du FIFAM



• Michel Luciani

À PROPOS DE LA DÉCENTRALISATION

/PAR MICHEL LUCIANI

Parmi les initiatives qui jalonnent l'histoire du Festival de cinéma d'Amiens, la décentralisation, même si elle a cessé de fonctionner depuis 2015, reste remarquable à bien des égards. Dès le commencement de l'aventure, c'était une priorité pour toute l'équipe et un combat culturel. À l'époque il s'agissait de projeter des copies de films constituées de pellicules en 16 mm ou en 35 mm dans les endroits les plus variés, dans des conditions difficiles, à des publics hétéroclites, dans la Somme, dans l'Oise et l'Aisne.

L'enthousiasme des premiers temps vit l'augmentation rapide des projections, coordonnées par Patrice Laplace. On passa de 15 à 40 lieux concernés pour une centaine de projections. À cette dynamique vint s'ajouter la décentralisation scolaire sous l'impulsion d'enseignants comme Catherine Regond.

sur toutes les formes de discriminations. Pour permettre un débat à chaque projection, une énergie considérable fut déployée entre des bénévoles toujours plus nombreux et des professionnels invités. Cela pouvait engendrer une rencontre formidable, ou un «flop» retentissant.

Les années passèrent, l'implantation du Festival se renforça au centre-ville d'Amiens, mobilisant plus de permanents, favorisant la professionnalisation de certains, alors que, par ailleurs, la décentralisation limitait ses ambitions avec la réalité des chiffres.

Au milieu des années 80, je ne restais plus qu'épisodiquement à Amiens l'hiver, travaillant désormais en Corse. Après une coupure, mon retour au Festival s'opéra grâce à la rencontre de deux amis, trop tôt décédés.

Jacques Vetillard, avec ses allures de cow-boy, travaillait au sein de la Maison de la Culture d'Amiens à «décentraliser» les spectacles de la programmation auprès des groupements d'adhérents : comités d'entreprises, collectivités, associations... Ce n'était pas juste un salaire pour lui, c'était une mission, un

devoir. Autodidacte, il plaçait au-dessus de tout les expressions culturelles, artistiques, et la réflexion autour. Par ailleurs, jongleur, musicien, il avait créé l'école des arts du cirque dans la ville, et exerçait ses talents en tant que «clown Jacquot». En discutant avec lui est né, à la marge de la programmation du Festival, en liaison ou pas avec les thèmes choisis, la formule de stage de 5 jours se déroulant dans un local mis à disposition par la Maison de la Culture, en direction d'enseignants, d'éducateurs, ou d'animateurs socioculturels. Pour préparer ce travail, Jacquot me donnait les clés de chez lui, où je pouvais disposer de sa vidéothèque volumineuse. Il se mettait en quatre pour que les choses se passent le mieux possible avec une volonté inébranlable. C'était pour lui une réflexion

Le pari consistait à sensibiliser les publics à la diversité culturelle...

indispensable, infiniment profonde et sérieuse, qu'il fallait transmettre en toute liberté de conscience, avec imagination.

Pour valider cette formule pédagogique inédite, il fallait un partenariat avec un organisme de formation. Philippe Revaux avait la même formation de sociologue que moi. Il travaillait au sein de la Délégation à l'Éducation permanente de l'Université de Picardie. Il y mit sa gentillesse, sa disponibilité, son humour, son écoute, sa finesse d'analyse, sa diplomatie, et son opiniâtreté.

Ainsi ont été traités des thèmes comme «l'errance au cinéma», «l'image des indiens dans le cinéma d'Hollywood», «les routes du sud dans le cinéma français», «la guerre de 14-18 au cinéma» (en liaison avec l'équipe de chercheurs responsables de l'Historial de Péronne), «les cultures Amérindiennes au cinéma», «France rurale et cinéma», «le cinéma américain et le Maccarthysme»...

Ces stages ont duré jusqu'à ce que je

quitte complètement Amiens au milieu des années 90. 25 ans après qu'en reste-t-il? Une mémoire qui s'estompe, de belles rencontres, et la conviction toujours vive que la décentralisation témoigne avant tout d'un état d'esprit, plus que d'un fait géographique •



• Décentralisation à Blangy-Trouville



• Edouard Balesdens

L'HISTOIRE SANS FIN

/PAR ÉDOUARD BALESDENS

De la préparation de l'édition de 1993 à celle de 1996, j'aurai donc passé quatre années au sein de l'équipe organisatrice du Festival International du Film d'Amiens.

Quatre années plus particulièrement consacrées au stock physique des films, tous alors sous forme de bobines. La numérisation, le dématérialisation et autres KDM étaient des mots qui n'existaient pas dans le monde cinématographique.

Le festival d'Amiens a une programmation large, de longs et courts-métrages. La consé-

quence est donc un stock avec un nombre de bobines important. Ces bobines ne sont pas statiques : elles vont de salle en salle, parfois plusieurs salles par jour, reviennent au stock, repartent, reviennent... l'organisation est inimaginable, la rigueur est de mise. Mais heureusement l'invention du Post-it nous permet de tout suivre et de savoir à tout moment où se trouve la copie et quelle est sa prochaine destination.

Le suivi des films, mais aussi son achèvement. Et là, c'est physique. Cela pèse lourd un film en 35 mm d'une heure cinquante (que dire d'un film de plus de trois heures!). Cinq grandes galettes en moyenne à transporter du stock à la voiture, de la voiture au hall du cinéma, du hall à la cabine. La cabine... au bout d'un dédale de couloirs, de marches qui montent et descendent! Tu déposes un film, tu en reprends un que tu transportes à nouveau soit dans une autre salle, soit au stock. Plusieurs fois par jour, tous les jours, pendant dix jours.

Mais c'est essentiel. Tu prends conscience de la réalité de l'organisation d'un festival. Ce ne sont pas que des paillettes, des stars sur un tapis rouge et des petits fours!

Une équipe de fourmis, dans l'ombre, travaille très tôt le matin jusqu'à très tard le

soir. Et cela te plaît et tu t'impliques de plus en plus. Ton investissement te fait prendre en charge de nouvelles tâches : du transport des bobines tu passes à la gestion directe du stock, puis à la gazette journalière, à la gestion du «Prix du public» et enfin tu finis par rejoindre l'équipe de programmation et tu te rends à Budapest à la cinémathèque et à la rencontre de réalisateurs hongrois pour effectuer une sélection de films et documentaires sur le thème des «Tziganes en Europe».

Bref, quatre années intenses. De plénitudes, de petits bonheurs (les échanges avec les projectionnistes), de rigolades (les faux invités que nous mettions dans la Gazette). Quatre années qui m'ont fait découvrir le monde du cinéma, son organisation, ses passionnés. Et surtout l'Exploitation. La magie d'avoir sur un même lieu un public large, mixte, de milieux sociaux divers et variés, de tous les âges.

Aussi, en même temps que les études

et le Festival, tu fréquentes Le Régent et son équipe. Tu fais ton service civil au cinéma et ensuite tu pars pour vingt ans dans la grande exploitation.

Voilà. Le Festival International d'Amiens a énormément compté pour moi. Un passage, un déclic. Et les images sont nombreuses : La projection de *Jeanne d'Arc* de Dreyer dans la cathédrale, un concert hommage à Ennio Morricone, des explications techniques des projectionnistes, des amours de jeunesse, et surtout une équipe qui tout au long de l'année donnait et donne encore de son temps dans le seul but de nous faire découvrir, partager une émotion sur grand écran •



• Une partie du stock à l'époque du 35 mm



• Jean-Marie Faucillon (à gauche) et une partie des photographes du FIFAM

LE PEUPLE MIGRATEUR

/PAR JEAN-MARIE FAUGILLON, PHOTOGRAPHE AU FESTIVAL

J'ai des souvenirs d'enfance du cinéma de la tournée *Villain* dans la salle des fêtes de mon village à l'époque ou la Télé n'était pas encore arrivée. C'est le début de ma curiosité pour le cinéma que j'ai prolongée en participant à un collectif pour l'animation du ciné-club pendant mon service militaire. Et puis les «premières journées cinématographiques» portant les valeurs de l'égalité, des libertés, de la fraternité et de l'émancipation des so-

ciétés à travers le monde ont fait de moi un festivalier. Une autre façon de prolonger mon combat pour l'éducation à l'amitié et à la fraternité.

J'aime le cinéma sur grand écran, son partage avec le public, les débats et les rencontres que nous propose le FIFAM, ce grand carrefour des citoyens du monde à Amiens. Le Festival c'est bien sûr des films, mais aussi des auteurs et autrices, des invité. es et des festivalier.es, des scolaires, des étudiant. es, des professionnel.les, des intermittent.es, et des bénévoles. Une manifestation solidaire interculturelle et intergénérationnelle qui nous permet de vivre un temps fort d'échanges des idées, d'émotions, de sensations, en direct avec les gens du Cinéma.

C'est au travers des fréquentes visites dans le labo de Michel Bridoux, photographe des premières années du Festival, que je découvre ses travaux

qui me donnent envie de participer à cette belle aventure photographique.

Puis, il y a une vingtaine d'années, Jean-Pierre Garcia m'a lancé deux défis : contribuer au sein d'une équipe à accompagner les publics éloignés du Festival avec une tarification permettant leur participation, cette action existe encore aujourd'hui. Et il me propose aussi de produire des photos libres de droits pour les journaux des pays du Sud.

Aujourd'hui, toujours photographe festivalier, mes réflexions me conduisent à agir pour un cinéma qui promeuve les combats

sociaux et sociétaux du 21^e siècle, dont celui des violences sexuelles, des discriminations de genres dans la vie et dans le cinéma. Celui aussi de la place des femmes réalisatrices dans les institutions liées au cinéma.

Le Festival international du film d'Amiens m'aide à mesurer comment va le monde, à rêver aussi dans le partage avec les autres festivaliers. Des souvenirs et anecdotes me reviennent...

J'avais beaucoup aimé le film *Sangre de l'Argentin* Pablo César et l'actrice Yvonne Fournery avait reçu un prix d'interprétation. Elle avait oublié ses lunettes à l'hôtel et je lui ai prêté les miennes pour qu'elle puisse lire son message. Comme elle parle français, nous avons correspondu pendant plusieurs mois. Moment étonnant que la rencontre d'un homme de culture habillé en treillis, ministre de Thomas Sankara, dans les locaux de la Bourse du travail au studio de «Radio Laffleur». C'était le temps de la révolution au Burkina Faso. Je viens de souhaiter l'anniversaire de Salam Zampaligre qui est venu au festival avec la FEMIS. Ayant utilisé une de mes photos sur les réseaux sociaux, il m'a écrit qu'elle lui avait porté bonheur. Avec François Girodon nous avons eu le plaisir



• Claude Chabrol



• René Vautier

de rencontrer Rokhaya Niang, actrice sénégalaise et de faire des photos pour son book permettant sa promotion en Europe. J'ai revu avec émotion Abderrahmane Sissako il y a deux ans, «cinéaste couronné de Césars»

alors que je l'avais vu défendre un scénario (*Bamako*) devant un jury du Fonds d'Aide au développement du Scénario (FADS). Quel parcours et quelle fierté pour le Festival! J'ai rencontré et photographié le charismatique



• Jacques Leclercq (à gauche)

LA LICORNE S'AFFICHE

/PAR JACQUES LECLERCQ-K

La première fois que j'ai rencontré Jean-Pierre Garcia, c'était dans les bureaux de l'Hôtel des Impôts à Amiens. Rapidement la conversation a dégénéré entre mon contrôleur, la moustache triomphante, et moi, le graphiste, venu là pour parler comptabilité,

rapidement, l'échange s'est orienté vers... le cinéma. «Bizarre, comme c'est bizarre...»

Un peu plus tard, j'ai montré des esquisses pour les Journées Cinématographiques d'Amiens, avec à la clé une possible affiche de cinéma, c'est-à-dire le «rêve» pour un graphiste. Jeune élève aux Beaux Arts d'Amiens, j'avais imaginé de suivre des études de cinéma à l'IDHEC (qui est devenue la FEMIS).

L'image en mouvement m'a toujours fasciné. Dans ma chambre d'élève des Beaux Arts d'Amiens, j'avais accroché une très grande affiche de Buster Keaton, tête en bas... sans doute pour accentuer le sens de l'absurde. Devenu graphiste professionnel, après des études aux «Arts déco» j'ai pratiqué avec bonheur l'art de l'affiche, avec comme point de mire, le merveilleux André François, l'audace des Grapus, ou la poésie graphique de Milton Glaser.

Jean-Pierre n'était pas un commanditaire facile à convaincre. Il fallait bien argumenter! Il faut dire que pour ma première affiche «Contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples» j'avais osé représenter un

Danny Glover à deux reprises au Festival. Et cette semaine (NDLR : texte écrit en juillet 2021), l'actualité me relie à lui. Je lis en effet dans la presse qu'il rappelle à Joe Biden qu'il faut remettre à l'ordre du jour l'indemnisation des familles issues de l'esclavage.

Jacques Perrin est l'invité d'honneur au FIFAM 2021. Et sa participation me rappelle mes conversations avec Dominique Gentil, directeur de la photographie, qui a créé la caméra permettant de filmer les oiseaux du film «Le peuple migrateur». Je lui avais confié que j'avais vu ce film plusieurs fois en pensant aux migrations humaines. C'est aussi de cette façon que le Cinéma provoque de l'Humanité! Quand je photographie les oiseaux migrateurs, J'éproue un sentiment de liberté qui me rappelle un proverbe tzigane «Nous sommes tous des oiseaux et demain nous serons loin.»

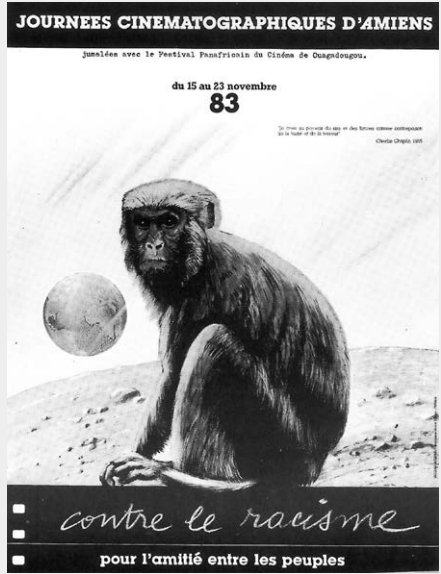
Et cette proximité avec les artistes, chaque festivalier peut la partager en participant aux Master class, en venant assister au «Direct

Live» au Studio avec Les Faquins, en participant aux débats... Le Festival, c'est aussi des moments de rencontres et d'échanges, qui se prolongent tout au long de l'année à Amiens au «Ciné Saint-Leu», à «Orson Welles» et dans les salles de cinéma d'Amiens comme dans le monde avec les réseaux sociaux •



• Yvonne Fournery et Pablo César

• L'affiche du FIFAM 1983

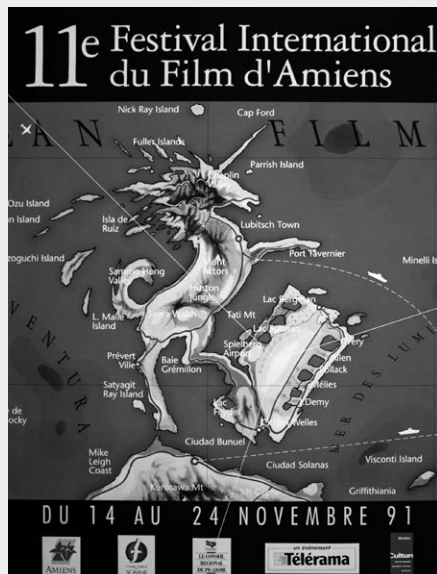


macaque, seul sur une planète déserte. Image provocante et qui interrogeait, car pour moi, une affiche attire par son impact, mais aussi étonne et questionne, loin des stéréotypes de la pub, sans saveur. Le directeur du Festival d'alors, Jean-Pierre Garcia, avait toutefois souscrit à ce visuel provocateur. Il a dû entendre siffler plusieurs critiques.

D'autres affiches ont suivi, Humphrey Bogart en black, avec comme lien conducteur, reconnaissable, la Licorne, associée au Festival de cinéma d'Amiens, comme le sont l'Ours à Berlin et le Lion à Venise.

La dernière commande a été pour moi une

• L'affiche du FIFAM 1991



formidable gageure, celle de représenter le monde du cinéma, avec tous les metteurs en scène. Un défi colossal, certes, mais ça me plaisait d'arriver à trouver une image simple, identifiable, mémorisable, pour synthétiser une problématique complexe. J'ai toujours aimé les cartes, les mappemondes où l'on peut voyager tel un oiseau et planer sur les continents. Ce concept, le monde en forme de Licorne, avec la Baie Jacques Demy, le Mont Kurosawa, l'aéroport Spielberg... s'est imposé au fil des recherches pour évoquer l'immensité du continent CINÉMA et le bonheur dans la diversité de ses langages. site web : jlk-gravure-dessin.fr •



• Nathalie Hatron et Monte Hellman

LA COUR DE BABEL

/PAR NATHALIE HATRON-JELMONI

Je me souviens de ma première participation au Festival du Film en 1986. Jeune licenciée en anglais ayant assisté assidûment aux cours de cinéma de Jacques Darras, Gilles Laprevotte, Raymond Lefèvre et d'autres à l'Université d'Amiens, de retour d'un séjour d'un an en Angleterre, j'ai rejoint avec enthousiasme, désir et curiosité intellectuelle l'équipe de traducteurs coordonnée cette année-là par Michel Cluscat.

Je me souviens des longues heures passées à préparer les traductions des films (que souvent nous n'avions pas pu voir, le réalisateur apportant la seule copie dans son bagage!) et de la concentration nécessaire pour effectuer ce délicat exercice en direct en simultané dans les salles (depuis la cabine de projection, le public étant équipé de casques).

Je me souviens de ma mine honteuse et mes joues écarlates à la sortie d'une projection d'un film issu du programme black in USA en 1992, après avoir proféré pendant une heure trente un flot impressionnant d'injures et d'expressions argotiques dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Je me souviens de notre satisfaction et notre fierté de contribuer à rendre accessible et faire découvrir des films inédits ou rares.

Je me souviens des longues soirées que nous partagions avec les invités à la «caféteria» alors installée au 1^{er} étage de la Maison de la Culture, à manger, boire, discuter, refaire le monde, rire, danser et même chanter.

Je me souviens des nuits festivières à la Lune des Pirates après les dernières projections, des groupes de musique ambiantant une piste de danse qui ne désemplissait pas, de ces moments de fête inoubliables pour tous qui s'achevaient souvent à l'aube lorsque nous assistions, encore étourdis par

la nuit, à l'installation des premiers étals du marché sur l'eau.

Je me souviens de Paddy Armstrong, l'un des «Quatre de Guildford», que Carole Fournet, amie traductrice et moi-même, avions convaincu de venir témoigner lors des projections du film *In the Name of the Father* de Jim Sheridan, des échanges chargés d'émotion avec les jeunes, du livre édité à cette occasion par le CRDP d'Amiens (l'un des nombreux dossiers pédagogiques pour l'apprentissage de l'anglais que Carole et moi concoctions spécialement pour le Festival tels que *Pat Garrett et Billy the Kid* de Sam Peckinpah ou *Bronco Apache* de Robert Aldrich).

Je me souviens de notre rôle de «provocateur/rice de rencontres», de notre souhait que les invités échangent avec le public, mais également entre eux, à la découverte de l'autre, de ce repas entre invités irlandais et américains, pendant lequel la conversation en vint à évoquer avec beaucoup de pudeur la souffrance des peuples, les Irlandais s'inclinant : «You guys've suffered far more than us!».

Je me souviens des larmes d'Alanis Obomsawin, de nos invités américains, Arlène Bowman, Larry Little Bird, Chris Spotted Eagle, Bob Hicks, Fileberto Kuru'és, Georges Burdeau, Victor Masayesva, Phil Lucas, Chris Eyre, Sandy Osawa..., de l'exceptionnel de ces rencontres, de la chance que nous avons eu de les accueillir et les accompagner en 1987, 1991, 1995, 2000, de certains regards émerveillés découvrant la cathédrale d'Amiens, ébahis de ce que des hommes avaient réussi à construire à la gloire de leur Dieu. Je me souviens de la plume sacrée que Chris Spotted Eagle avait

égérée et que nous avons cherchée pendant des heures dans la Maison de la Culture.

Je me souviens avoir accompagné Mike Leigh, de son humour pince sans rire (que nous peinions à traduire!), de sa gentillesse, sa simplicité, sa grande affection pour le festival et son public.

Je me souviens avoir fait en sorte que nos invités se sentent chez eux chez nous.

Je me souviens du grand et impressionnant Monte Hellman, sa disponibilité, sa douceur, son amour de la ville d'Amiens.

Je me souviens avoir arpenté les magasins du centre-ville pour acheter pulls, bonnets, écharpes à des invités venus du Sud, qui n'imaginaient pas qu'il pouvait faire si froid en novembre à Amiens!

Je me souviens avoir pris des congés, négocié des mises à disposition, m'être arrangée avec des collègues pour me faire remplacer, jongler avec mes horaires de travail, avoir fait garder ma fille chaque année dix jours durant, afin de me rendre totalement disponible pour le festival et vivre pleinement l'événement.

Je me souviens avoir traduit un film en chuchotant à l'oreille de l'élégant Danny Glover qui présidait le jury en 2004, et de l'intimidation alors ressentie.

Je me souviens de l'intensité et l'effervescence de ces dix jours dans l'année, d'un espace hors du temps, et de la sensation d'immense vide aussitôt après, le festival achevé.

Je me souviens du réalisateur anglo-pakistanaï Jamil Delhavi qui présentait un film en compétition en 2006, avec lequel je conversais depuis plusieurs jours en anglais jusqu'à ce que je découvre qu'il parlait parfaitement

français, et que j'ai amené se recueillir sur la tombe de sa mère (française) au cimetière du Petit Saint-Jean à Amiens.

Je me souviens avoir eu des coups de cœur.

Je me souviens des nombreux traducteurs, bénévoles pour la plupart, œuvrant chaque année à l'accueil et l'accompagnement des invités, à la traduction des présentations de films, des débats, des interviews... Susan Christophe, Christopher, Eleonore Drexel, Olivier Fourmont, Carole Fournet, Mireille Hanin, Alain et Valérie Lamblin, Luis Matos, Odile, les «anciens», les fidèles, les réguliers, les occasionnels et tant d'autres qui, tout au long de ces années, contribuèrent avec cœur et générosité à la réussite du festival. Je me souviens avoir cherché une baby-sitter afin de permettre au réalisateur nigérian Newton Aduaka et sa femme d'assister à la cérémonie de clôture en 2007 et y recevoir la Licorne d'Or pour le film *Ezra*.

Je me souviens d'une sacrée «wild bunch» en 1993 et de Gordon Dawson, scénariste de Sam Peckinpah, que j'accompagnais un soir jusqu'à un restaurant du centre-ville, étonné que je ne porte pas d'arme sur moi pour nous défendre en cas d'agression – une chose impensable chez lui à Los Angeles.

Je me souviens de Michal Aviad, Maha Hadj, Suha Arraf en 2019, trois femmes puissantes, trois guerrières qui se battent au quotidien dans leurs pays respectifs faisant du cinéma leur meilleure arme, de leur force et leur détermination, du regard dur et perçant de Maha et ses bras nous enveloppant affectueusement au moment des adieux.

Je me souviens de l'extrême gentillesse et la simplicité de Curtis Harrington et son film *Night Tide* que j'avais traduit.

Je me souviens du pincement au cœur et de la sensation de manque lorsque arrivait le mois de novembre entre 2011 et 2014 : quatre années d'absence pour cause d'expatriation sur le continent africain.

Je me souviens d'aujourd'hui, car tout ce qui précède ne relève finalement pas du passé, mais se trouve profondément ancré dans le présent, ici et maintenant. Les moyens techniques ont évolué (par bonheur le sous-titrage s'est généralisé), les équipes ont changé, certains se sont éloignés, d'autres se sont effacés, ou ont hélas disparus, mais l'ADN, l'essence même du Festival perdure : une authenticité, un enthousiasme, une communauté partageant le même sens de l'humanité, un esprit de famille, une passion pour tous les cinémas, une ouverture au monde et à l'Autre pour construire des ponts, tisser des liens encore et toujours •



• Christophe Grébaux

SOUVENIRS AMIÉNOIS

/PAR CHRISTOPHE GRÉBAUX

Il pleut. Une pluie fine ruisselle sur le pavé et les tristes murs de brique. Je suis assis dans ma froide petite chambre d'étudiant. Qu'est-ce que j'attends? Est-ce que je vais m'installer ici dans cette suintante et endormie ville picarde où je suis venu par le simple fait du destin et de mon orientation post-bac (concours national puis attribution de la ville en fonction du classement)?

Le choix de mes études c'était aussi par défaut. Je n'avais pas de vocation particulière alors je me suis orienté vers des études «généralistes» et me voici étudiant en première année à l'ESCAE d'Amiens. Mes études, ça me plaît pas mal : cours de comptabilité, contrôle de gestion, marketing, politique générale, droit des affaires... Mais je n'ai toujours pas de vocation. Quel métier vais-je exercer plus tard? On verra bien. Le fait est que, pour l'instant, ma priorité c'est aussi de profiter de la vie étudiante et de m'amuser.

Je me souviens. Un soir de novembre. Nous sommes un groupe de potes, Yves, Nicolas, Alexis, Françoise... Nous sortons des jardins de l'Evêché (l'ESCAE y était logée) à l'ombre des hautes parois de la Cathédrale.

– Tu as trouvé un stage pour la fin d'année?
– Non.
– Tu vas choisir quelle spécialité? Finances, marketing, entrepreneur?
– Je ne sais pas encore quoi faire...
– T'as pas d'idées sur ton futur métier?
– Non, pas vraiment.
– Allez, on va se changer les idées.

Je me laissais porter par le vent... C'est toujours le cas aujourd'hui. Aujourd'hui, je mets un mot là-dessus : l'intuition. À l'époque, je n'avais pas idée de cela. J'avais simplement besoin de sortir de mon trou et de mon petit

confinement dans ma chambre d'étudiant. Dehors, c'était la curiosité et l'aventure...

– Où est-ce qu'on va?
– C'est les Journées Cinématographiques d'Amiens, les JCA.
– Ah oui, c'est du bon marketing ça. Mais encore?

– Viens avec nous, tu verras bien...

Direction Maison de la Culture. À pied. Sous la pluie.

Direction Maison de la Culture. À pied. Sous la pluie. Une pluie qui vous trempe et vous refroidit bien. C'est de saison. On sera mieux à l'abri dans une salle de cinéma. Nous marchons dans des rues semi-désertes. Nous arrivons sur un parvis. Il y a du monde. C'est la première fois que je me rends à la Maison de la Culture. Bien. Je vais me cultiver ce soir. Et peut-être faire des rencontres...

Quel film j'ai vu ce soir-là? Un film africain ou brésilien. En tout cas ce qui est sûr c'est que ce n'était ni français ni américain... Et c'est sûr, je n'avais jamais vu cela. J'ai trouvé l'histoire un peu difficile à suivre avec des traductions en léger différé via des casques qu'on nous avait distribués à l'entrée de la salle. Je crois que j'ai baillé pendant la projection... Pourtant, c'était une belle expérience. Une première. Sympathique. Exotique...

Et à la fin du film, juste l'envie de discuter et de se réchauffer. Il y a de la vie dans cette Maison. Ça s'anime, ça bouge, des rires, de la bonne humeur, de l'excitation. C'est pas l'ambiance costard cravate et BCBG (bon chic bon genre, comme on disait alors) de l'ESCAE. C'est convivial et festif.

Dans cette ambiance chaleureuse et électrisante, je vais vivre une rencontre déterminante. Joseph Pulicano, un «grand frère» de



• Le festival sous la pluie en 1999

la promotion ESCAE de l'année précédente, nous invite à la table de Jean-Pierre Garcia, directeur du Festival :

– Ça vous dirait de faire partie de l'équipe?
– Oui, pourquoi pas. Ça consiste en quoi?
– Vous pourriez nous aider à faire la promotion du festival, vous pourriez trouver des sponsors...
– Oui, pourquoi pas.
– Et puis j'ai un grand projet pour vous!
– ...?
– Un marché du film!
– Ah!?

À partir de cette rencontre. Il y en aura beaucoup d'autres. Au Régent. À Saint-Leu. À Paris. À Cannes... Je vais découvrir le cinéma. Je vais m'ouvrir aux cultures du monde. Je vais me rendre utile dans un cadre associatif et militant. Mon véritable engagement dans la vie a commencé ainsi. Dans cette cathédrale culturelle (la MCA) a brillé, pour la première fois, l'étincelle de mon *ikigai*. Réuni au même endroit (unité de lieu et de temps, c'est essentiel) je découvrais la possibilité d'une rencontre entre la passion (le désir), la reconnaissance de mes compétences en devenir (marketing, gestion, etc.), le sens du bien commun (développement culturel) et l'espoir d'un gain (ah oui, gagner sa vie dans le cinéma c'est donc possible?). Le délice. Un feu s'est allumé pour moi ce soir-là. Et comme je retournerai me coucher dans ma petite chambre froide, je remercie le destin de m'avoir amené dans cette belle ville d'Amiens.

«Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-même» a écrit Marguerite Yourcenar. Alors, oui, je suis aussi amiénois de naissance... et de cœur •



• Françoise Grieu (à droite)

LE PÉRIL JEUNE

/PAR FRANÇOISE GRIEU

Aujourd’hui je dis souvent qu’au cours de mes 30 années de «carrière» (le mot ne convient pas, mais je n’en n’ai pas d’autre) j’ai finalement toujours fait la même chose depuis le Festival International du film d’Amiens. Je le mentionne dans mes bios professionnelles comme l’expérience fondatrice.

Quand je suis entrée pour la première fois à la Maison de la culture en 1985, me sont revenues les images du film d’Ariane Mnouchkine que j’avais vu en classe de 6^e, dans ma petite ville de Fécamp. Je m’étais fait une promesse, de ces conjurations de l’enfance que la méchanceté du monde marque à jamais : je lutterai contre les dévots, contre les censures, pour l’ouverture de l’esprit. Plus tard, les Lumières furent. Tout le monde n’a pas eu la chance d’avoir des parents communistes, mais moi j’avais quand même eu des grands-pères cheminots... Je me considère comme un «produit» de la République et de l’éducation populaire.

J’arrive à Amiens en 1984 pour faire mes classes à l’école Supérieure de Commerce. De cette ville je n’ai connaissance que de la cathédrale, et de la gare Saint-Roch où fut fusillé mon grand-père paternel 44 ans plus tôt. Joseph Pulicano, mon co-loc qui me sait cinéphile, m’invite à rencontrer des gens qui organisent un festival de cinéma. Je réalise que j’ai vaguement vu une affiche rue Noyon et me demande alors comment ai-je pu rater un festival de cinéma ! 20 ans l’âge de tous les engagements. Là maintenant, il m’est donné de faire quelque chose.

C’est ce que je ressens quand je rencontre les gens du «Régent». Ça bouillonne dans

ma tête. Ça pourrait ressembler à un scénario hollywoodien. Rien ne pouvait présager qu’ils se rencontrent... Des apprentis du business et des moustachus gauchistes. C’est ma première vision des Jean-Pierre, Garcia et Marcos, et d’emblée une attirance pour le défi des chocs des cultures m’anime. Pensez-donc : un festival de cinéma peu diffusé, de minorités ethniques jumelé avec le festival panafricain de Ouagadougou, labellisé «Touche pas à mon pote». Je sens comme un parfum de contre-culture qui envire ma post adolescence prompt à s’affranchir.

Toute d’exaltation j’entreprends mes camarades de promotion. J’ai oublié comment j’ai présenté l’affaire si ce n’est qu’il y avait plein de choses à faire pour que les journées cinématographiques d’Amiens élargissent leur audience dans la ville et dans le monde. Rien que ça !

La rencontre se fait entre l’attachante Sylviane, l’étrange Farida, Garcia et Marcos et aussi Gilles l’érudit avec ma petite bande Christophe (Grébaux) alias Grab, mon petit ami que je vais sacrément bousculer, Nicolas (Couvreur) qui branche Georges-Henri (Dockès), Alexis (Meunier), Laurent (Porte)... Ni une, ni deux ; plan d’action, stratégie, objectifs et financement. Nicolas va prospecter auprès de l’Europe et les accords de Lomé pour imaginer un colloque sur la diffusion des films africains d’une part et de mettre en place des projections sur grand écran rue de Noyon en partenariat avec le Crédit Lyonnais d’autre part.

Dans l’élan de marquer la ville est organisé un concours de vitrines avec les commerçants et une démarche de sponsoring pour financer une campagne d’affichage qui se remarque. La 5^e édition «Black Hollywood» s’affiche sur fond rouge avec le logo Lee Cooper, fleuron de l’industrie textile locale. Nous démarchons la Ruche Picarde par l’entremise d’un autre élève non conformiste de la promotion précédente : Fred Alpi.

Pour ma part avec Grab nous nous lançons dans l’organisation d’un marché que nous baptisons MIFA (Marché International du Film d’Amiens. En bonne logique commerce, les films présentés doivent trouver des clients. Il nous faut comprendre

comment ça marche l’économie du cinéma. Mai 1985, direction le festival de Cannes où nos jeunes aventurées se frottent aux deux côtés du miroirs, nouent des rencontres incroyables, dont les New-Yorkais de l’indépendant Feature Project qui viendront à Amiens pour un show case de films indépendants, avec Hervé Legrand, pianiste, fils de Michel, qui accompagnera un film muet américain. Etait-ce *La case de l’Oncle Tom* avec le premier acteur noir ?

1986, «les routes du Sud», le benjamin Henri-François Imbert est coopté par la bande. Il n’y a pas de hasard ; Henri-François deviendra cinéaste (*Sur la page de Belfast, No pasaran*) et enseignant à la Femis. Moi, toujours aussi exaltée je me pique de négocier un feu d’artifice pour l’ouverture du festival ; l’idée me vient lors de mon stage de 2^e année à la Société Nationale des Poudres et Explosifs qui a notamment pour client la maison Ruggieri. Il me faudra in extremis trouvé un

complément de financement que j’obtiens de la Sorefi (aujourd’hui Natixis) avec un cocktail sur la Somme pour l’ouverture du MIFA.

Dans les entrefaites je négocie avec l’École de Commerce l’inscription dans mon cursus au titre des «actions en environnement réel» pour valoriser le temps bénévole investi. Mon tuteur ne comprend pas que je ne puisse pas honorer ses rendez-vous pendant le festival. Il m’en coûtera non pas un, mais deux conseils de discipline. Garcia et Marcos plaideront ma cause et ce dernier se verra proposer de diriger une nouvelle option «communication». Heureusement mon cher papa a déclaré «ton directeur c’est un con». Les masters de Management Culturel fleurissent depuis. Je me suis bien amusée en 2007 à l’Observatoire des politiques culturelles (ouvert à

l’initiative de Jack Lang en 1989). À raconter cette histoire, je me demande comment nous avons réussi à entreprendre tout cela. Ce fut formidable, unique. Des destins se sont noués, des amitiés indéfectibles en sont nées.

À Cannes en 1985 devant feu le Palais Croisette j’ai croisé un producteur franco-américain, Henry Lange, mon mentor en quelque sorte. Je travaillerai sur le développement de ses films de 1989 à 1991. J’organiserai une soirée people pour la promotion de *Warszawa 5703* présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 1990, orchestrait les promotions de sortie de *Cerro Torre* de Werner Herzog, *Le Mirage* de Jean-Claude Guiguet. Les mauvaises recettes salles auront raison de sa société et après une expérience de tournage la vie m’amènera à Caen en 1993.

Ma route bifurque vers le spectacle ; autant de travail avec trois zéros en moins sur les budgets ! C’est une autre économie, mais l’esprit de la production indépendante, musique, théâtre ou danse, de la diffusion culturelle et de l’inscription dans un territoire est le même pour moi. J’essuie des plâtres, je ne compte pas le temps, je vis mon travail avec la passion chevillée au corps, une incurable manie de l’entreprise contre vents et marées depuis cette fatale entremise de Joseph avec le Festival International du Film d’Amiens voici 35 ans. La montée des intégrismes qui secoue notre époque m’indiquent que l’histoire est sans fin, camarades •



• Une partie de l’équipe du marché du film



• L’Événement de Audrey Diwan



• Audrey Diwan

L’ÉVÉNEMENT, FILM D’OUVERTURE DU 41^E FIFAM

/EXTRAIT D’UN ENTRETIEN AVEC AUDREY DIWAN, SA RÉALISATRICE (PROPOS RECUEILLIS DANS LE DOSSIER DE PRESSE DU FILM)

Qu’est-ce qui vous a amenée à adapter *L’Événement*, le roman d’Annie Ernaux ?

– AUDREY DIWAN Je connais depuis longtemps l’œuvre d’Annie Ernaux, la puissance de sa pensée et l’épure de son style. Mais j’ai lu tardivement *L’Événement*. J’ai été marquée par la différence entre une formule balisée : avortement clandestin, et la réalité concrète de ce processus. J’ai d’abord pensé au corps de cette jeune femme, ce qu’il avait dû traver-

ser à compter du moment où on lui annonçait qu’elle était enceinte. Et le dilemme auquel elle se trouvait alors confrontée : avorter en risquant sa vie ou y renoncer et sacrifier son avenir. Le corps ou l’esprit. Je n’aurais pas aimé avoir à choisir.

Toutes ces questions se posaient de manière concrète dans le texte initial. J’en ai cherché la traduction à l’image, une définition charnelle qui permette de faire de ce récit une expérience physique. Un voyage que j’espère possible au-delà de l’époque et quel que soit notre sexe.

Quel est le sens d’adapter ce roman aujourd’hui ?

– AD Je sens que cette question reviendra régulièrement, et elle m’étonne dans le fond. Je ne suis pas certaine qu’on l’adresse systématiquement à qui décide de faire un film d’époque, de traiter d’une situation sociale ou d’une politique révolue. Et encore, quand je prononce le mot «révolu», je fais abstraction de tous les pays où la loi n’autorise toujours pas l’avortement. *L’Événement* raconte un moment de notre histoire dont nous avons peu de représentations.

Mais un film de cinéma, à mon sens, ne peut pas se contenter de son sujet, sans quoi il faut lui préférer le documentaire. Avec *L’Événement*, j’avais envie d’explorer des sensations, de traiter ce suspense intime qui croît tout au

long du récit. Les jours qui passent, l’horizon qui rétrécit et le corps comme une prison. Et puis, il n’y est pas question que d’avortement. Anne, mon personnage principal, est un transfuge social. Elle vient d’une famille prolétaire, elle est la première à accéder aux études supérieures. L’ambiance de la faculté est plus bourgeoise, les codes et la morale plus sévères. Anne passe d’un monde à l’autre portant un secret qui pourrait mettre fin à tous ses espoirs. Avoir vingt ans, c’est déjà chercher sa place dans le monde. Comment le faire quand on risque son avenir à chaque instant ?

Autour d’Anne, il y a des jeunes hommes. Comment les avez-vous caractérisés ?

– AD La place des hommes, jeunes et moins jeunes, est cruciale dans le parcours d’Anne.

Je ne voulais poser aucun jugement sur mes personnages, mais les prendre tous à l’endroit où ils étaient : un reflet de leur époque. Quand le personnage de Jean, un ami étudiant d’Anne (joué par Kacey Mottet-Klein), tente de l’embrasser de force et prononce cette phrase : «Mais enfin on ne risque rien, tu es déjà enceinte.» Je ressens cette parfaite méconnaissance de l’autre sexe, en France, dans les années 60. À ce moment-là, la responsabilité d’une grossesse incombait souvent à celle qui tombait enceinte, et à elle seule. Les médecins qu’Anne croise n’ont pas tous le même point de vue d’ailleurs sur l’avortement. S’il n’y a pas de héros parmi eux, de résistants se dressant face à une loi

aveugle, tous ne condamnent pas cet acte pour autant. Les personnages de mon film font ce qu’ils peuvent en fonction de ce qu’ils savent et comprennent.

La souffrance, physique et morale, est au cœur de séquences nécessairement choquantes. Comment les avez-vous abordées ?

– AD Je ne veux pas trop en dire sur les séquences les plus dures du film. Je n’ai jamais cherché à choquer. Mais il me semblait primordial de ne pas détourner le regard aux moments les plus durs. Et surtout d’accepter de les filmer dans la longueur, sans couper. Car je ne voulais pas de séquence théorique où l’on comprend ce que traverse le personnage sans l’éprouver.

Ce qui est remarquable dans ce film, c’est la concentration autour de la thématique que l’individu doit pouvoir totalement disposer de lui-même, esprit et corps. Est-ce pour se consacrer complètement à ce sujet qu’il n’y a pas de trame sentimentale, car l’héroïne n’est pas amoureuse ?

– AD Mon film ne parle pas d’amour, mais de désir. L’autre grand sujet du film, qui compte beaucoup pour moi, c’est la jouissance. Anne réclame en creux le droit au plaisir. Je n’aime pas l’idée que le plaisir d’une femme ne serait acceptable qu’à l’aune des sentiments. En ça, il y a dans l’histoire d’Anne une pulsion joyeuse et contemporaine. Chez elle, autant de colère que d’envie •



• Nicole Fernández-Ferrer

CARTE BLANCHE AU CENTRE SIMONE DE BEAUVOIR

/ NICOLE FERNÁNDEZ-FERRER, DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE DU CENTRE SIMONE DE BEAUVOIR, ÉVOQUE LES FILMS CHOISIS

The Archivettes

J'avais été éblouie en découvrant dans une maisonnette typique de deux étages de Brooklyn la Herstory Lesbian Archives, la richesse des archives lesbiennes, l'intelligence des femmes qui l'ont fondée. Le film de Megan Rossman retrace cette histoire avec brio. Elle rend hommage à celles ont compris très vite l'importance historique des livres, tracts, presse, films, cassettes, vêtements et objets divers de la vie lesbienne tout en soulignant le rôle des plus jeunes qui investissent le lieu et y travaillent.

Douze fois impure

J'avais le souvenir d'un film fort. J'ai redécouvert cette perle politique des années 70, un kaléidoscope de visages et de vies de femmes de toutes générations exprimant désirs, révoltes, frustrations et besoin de changer radicalement. C'est aussi le portrait de la France de la fin des années 70, ses blocages, son conservatisme, sa misogynie face à des femmes qui revendiquent leurs droits, parlent librement de leurs relations sexuelles, de leur âge, des relations mère fille, de la violence.

Anne-Gaëlle

J'ai choisi ce portrait, car c'est Anne Gaëlle elle-même qui retrace son parcours de transidentité. J'aime le fait qu'il n'y ait pas de discours surplombant, mais un vrai échange, une complicité entre la réalisatrice et Anne Gaëlle, attachée à la lutte pour les droits des personnes trans.

Raising the Roof

J'aime le plaisir que prennent les charpentiers à travailler le bois, à monter les toits des maisons, à trouver des solutions pour rendre les tâches plus accessibles à toutes. J'apprécie particulièrement les images du travail partagé, de l'apprentissage, mais aussi des difficultés qu'elles ne cachent pas. Et la lucidité dont font preuve ces ouvrières féministes du bois face au regard, parfois désapprouvateur, de leurs concitoyen.ne. s. Quand elles grimpent au fait des toits elles se jouent bien des stéréotypes et sont des professionnelles à part entière •



• Catherine Ruelle

LE CINÉMA AFRICAIN ET LE FIFAM

/ CATHERINE RUELLE, JOURNALISTE ET CRITIQUE DE CINÉMA REVIENT SUR LA PROGRAMMATION AFRICAINE DU FIFAM 2021

Trois films africains sont programmés dans la rétrospective anniversaire du FIFAM. (*Rachida* de Yamina Bachir-Chouikh, *Flame d'Ingrid Sinclair* et *Le Ballon d'or* de Cheik Doukouré). **Pensez-vous qu'ils disent chacun quelque chose de la façon dont le festival a montré les cinémas africains à Amiens?**

– CATHERINE RUELLE Première réflexion, le choix des films est à la fois étonnant, et significatif de la démarche et de l'engagement du FIFAM : deux femmes cinéastes, une algérienne, une zimbabwéenne d'origine britannique et un cinéaste guinéen, dont le film fait une incroyable carrière commerciale et internationale depuis sa sortie, en 1994. Son réalisateur, également comédien célèbre et scénariste, Cheikh Doukouré vit entre son pays et l'Europe; un destin emblématique de la condition particulière du «cinéaste» d'Afrique, souvent obligé d'exercer deux métiers, (comédien, scénariste, monteur, producteur...)

Deux femmes cinéastes engagées et très talentueuses : Mina Chouikh et Ingrid Sinclair. 3 pays : Algérie, Zimbabwe, Guinée, de grands pays sur le plan des luttes panafricaines, depuis la guerre d'indépendance algérienne, le «non» de Sékou Touré à la France, la bataille pour la liberté, contre les enfermements de toutes sortes, religion, apartheid, pouvoir blanc en Rhodésie. Des films très forts, à l'écriture innovante, des films de genres : films historiques, drames, films sur des adolescents.

Un choix qui ne fait pas la part belle aux cinéastes les plus «attendus» dans une rétrospective, mais qui reflète bien la philosophie du FIFAM.

La programmation du FIFAM a toujours été originale, inventive, audacieuse et panafricaine - un souhait et un choix des cinéastes d'Afrique eux-mêmes, voir le Fespaco ou les Journées cinématographiques de Carthage. Le choix de ces trois films s'inscrit donc dans une vision globale du continent africain. Il

retrace aussi des époques et des sujets particulièrement importants : la décennie noire en Algérie, la guerre de libération en Afrique australe, l'émigration et l'avenir de la jeunesse, vus à travers la métaphore du football. Et cela a toujours été la marque spécifique du festival d'Amiens : montrer les grands mouvements qui agitent les pays du continent dans le respect du travail des cinéastes.

À Amiens, en effet, le cinéma africain n'a jamais été considéré comme un «genre» en soi, mais comme l'expression de choix esthétiques de femmes et d'hommes, qui nous ont offert, au fil des années, une vision particulière, politique et singulière de leurs sociétés.

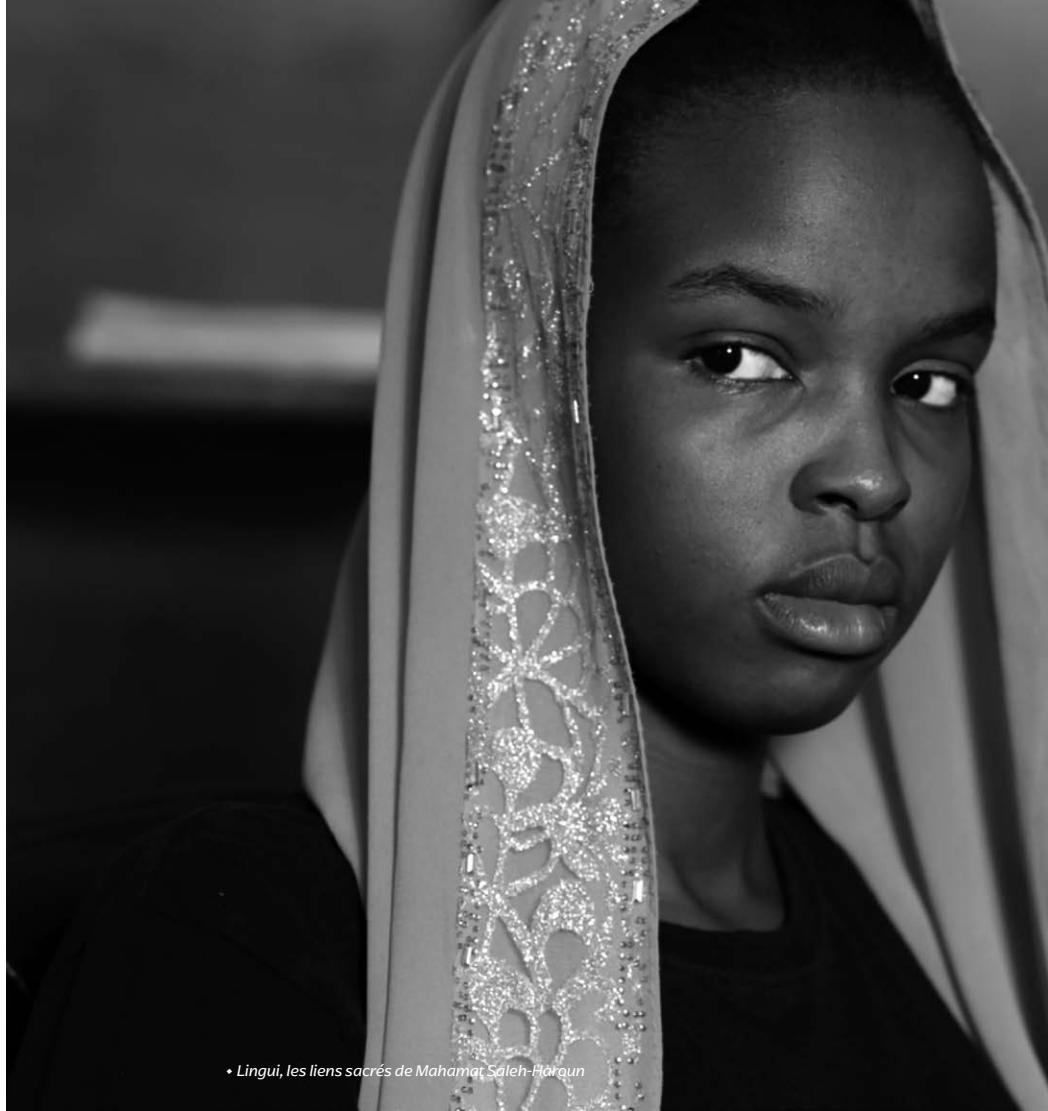
On y retrouve aussi *Le mandat* de Sembène Ousmane en version restaurée. Le père du cinéma africain est-il toujours à (re) découvrir aujourd'hui?

– G.R. Sembène Ousmane demeure aujourd'hui encore «un célèbre inconnu.»¹ Les jeunes générations le connaissent mal, particulièrement sur le continent, où ses films sont peu visibles et pourtant son œuvre bouillonne d'actualité, alors qu'ils ont quelquefois plus de 50 ans. Et l'image qu'on a de lui, reste encore incomplète.

Je m'explique : quand en 1973, pour une interview a RFI, j'ai rencontré Sembène – devenu rapidement ami et mentor-, nous, les critiques et journalistes de l'époque, l'avions «enfermé» dans le débat politique, anticolonial, la revendication identitaire, les convulsions de la société post indépendance. Et pourtant on ne peut réduire Sembène à ces seuls messages politiques! Il est avant tout l'un des créateurs les plus passionnants et les plus libres du continent, un homme de culture et de spiritualité, un humaniste.

Le choix du *Mandat* le prouve bien. Voilà une comédie désopilante, premier film en wolof, aux personnages hauts en couleur, et pourtant un film, qui bien plus encore qu'un «manifeste» politique, rend immédiatement visibles les problèmes dont souffrent les jeunes républiques indépendantes, et les éternelles obsessions de Sembène : l'éducation, les femmes, la solidarité!

Pour mieux évoquer l'importance de Sembène et de son œuvre aujourd'hui, je reprendrai les phrases de Valérie Berty, qui a découvert Sembène au XXI^e siècle, à travers ses livres et avant de voir ses films. «Sembène aimait la littérature, le cinéma, les êtres et les peuples. Il s'était donné pour mission d'élever la pensée des hommes et des femmes sans discrimination. Il haïssait plus que tout le fanatisme, dans lequel il voyait l'intolérance, le mal des sociétés. Il le combat sous toutes ses formes – religieuses, nationales ou philosophiques. Sembène, malgré ses convictions profondes, garda toute sa vie sa liberté de conscience... Libre penseur, il cherchait avant tout à apaiser les conflits, à éclaircir ce qui est trouble, à démêler ce

• *Linguï*, les liens sacrés de Mahamat Saleh Haroun

qui est embrouillé, à raccommorder ce qui est déchiré et à rapprocher l'individu de la collectivité.» Nul doute que de (re) voir ses films aujourd'hui, *La Noire de*, *Le Mandat*, *Xala*, *Emitai*, *Ceddo*, *Guelwaar*, *Camp de Thiaroye* ou *Moolaadé*, éclaire singulièrement les événements passés et présents du continent africain (et pas que!) Une leçon de cinéma, une leçon de vie; empreinte d'humour, de générosité et de tendresse..

Cette année, seuls deux films africains ont été sélectionnés en compétition officielle à Cannes (*Haut et fort* de Nabil Ayouch et *Linguï* de Mahamat-Saleh Haroun, aussi programmé à Amiens). Pensez-vous qu'il reste encore à faire pour mieux faire circuler les films africains en festival?

– G.R. Le problème, me semble-t-il, n'est pas la circulation des films en festivals, mais le déficit de la diffusion des films dans les circuits de distribution commerciaux et les télévisions. Ce serait pourtant une manière de rentabiliser enfin les productions et de permettre aux cinéastes de vivre de leur métier. Année après année, la présence des films d'Afrique à Cannes est assez constante. Ils étaient peu représentés cette année en compétition officielle, mais il y en avait une dizaine dans les différentes sections, ce qui, compte tenu de la production annuelle sur le continent, est tout à fait correct. Le documentaire y a même brillamment gagné sa place en 2020, avec le prix attribué à Dieudo Hamadi. D'ailleurs, l'année dernière également, Mati Diop avait obtenu le grand prix du jury pour Atlantique, et Mounia Meddour, un prix a Un Certain Regard pour *Papicha*. Elles

étaient toutes les deux cette année dans les différents jurys.

Depuis quelques années, le cinéma des pays d'Afrique de l'est semble avoir pris un nouvel essor, (on pense à *Talkin about trees* de Suhaib Gasmelbari, *Tú mourras à vingt ans* de Amjad Abu Alala, *Rafiki* de Wanuri Kahiu ou *La miséricorde de la jungle* de Joël Karekezi récompensés à Venise, Berlin, Amiens ou au FESPACO). Cette région est-elle à surveiller tout particulièrement? Il est vrai que ces films et bien d'autres témoignent d'une nouvelle vitalité des cinémas des pays d'Afrique de l'est. C'est également le cas en Ouganda, avec notamment les films de la cinéaste Caroline Kamyá, et le Festival de cinéma de kampala qui a pris une importance particulière ces dernières années.

En fait, entre le Soudan, le Rwanda et le Kenya, il y a de grandes différences. Au Soudan, il s'agit d'une véritable renaissance puisque les cinéastes soudanais ont compté parmi les pionniers du continent africain. On en voit trois d'ailleurs dans *Talking about trees* de Suhaib Gasmelbari. Il faut dire que la situation de crise qu'à traversé le pays depuis le coup d'État militaire en avril 85, n'a guère permis l'éclosion d'une cinématographie nationale. Le cinéma renaît donc actuellement avec l'aide de productions étrangères, notamment française.

Quant au cinéma rwandais, il a, lui, une histoire récente et n'a émergé qu'à la suite du génocide donc vers la fin des années 90. Jusque là tout ce qui avait trait au Rwanda avait été filmé par d'autres (belges, français, canadiens américains) La création du

Rwanda Cinema Center par Eric Kabera en 2003, tout comme le Rwanda Film festival de Kigali, créé en 2005, ont accéléré le développement de la création audiovisuelle dans le pays, en formant de jeunes cinéastes, femmes et hommes, parmi lesquels Marie Clémentine Dusabejambo, Jacqueline Kalimunda, Joel Karekezi (*La miséricorde de la jungle*) entre autres. En plus du fait que le pays ait accueilli des tournages de cinéastes africains dont Newton Aduaka, qui y a réalisé *Ezra*. En ce qui concerne le cinéma kenyan, dont la cinéaste Wanuri Kahiu (*Pumzi, From a whisper, Rafiki*) est la plus emblématique sur la scène internationale, c'est encore une toute autre histoire. Il s'agit d'une cinématographie qui a existé dès les années 70-80 et qui a amorcé une véritable renaissance grâce à la création d'un centre national et surtout grâce au festival créé en 2006, par un homme passionné, le (très) regretté Charles Asiba. En créant le KIFF, il avait donné un véritable essor au cinéma national et aux jeunes cinéastes dont Wanuri Kahiu, ou encore Hawa Essuman et Wanjiru Kairu, sur les traces de leurs aînés, comme Bob Nyanja. La encore les productions les plus connues sur le plan international sont financées par des producteurs sud africains, et/ou européens.

Donc effectivement l'Afrique de l'est est en train de (re) devenir un pôle de création, dont la vitalité créatrice est attestée par le succès des films à l'international, et d'autres cinématographies émergent actuellement à l'image de la Zambie, avec le film *I'm not a witch* de Rungano Nyoni •

¹Sembène Ousmane, un homme debout par Valérie Berty, Éditions Présence Africaine 2019

LES RENDEZ-VOUS DE LA 41^E

/PAR ANNOUCHKA DE ANDRADE

Rendez-vous avec Swann Arlaud

• Lundi 15 novembre 20:00 –

Multiplexe Gaumont

La leçon de piano de Jane Campion,

suivie d'une rencontre avec Swann Arlaud



Conversation avec Macha Méril

• Lundi 15 novembre 18:00 –

Maison de la Culture

Une femme mariée de Jean-Luc Godard,

suivie d'une rencontre avec Macha Méril



Rencontre exceptionnelle

avec Jacques Perrin

• Jeudi 18 novembre 20:00 – Maison de la Culture, *Océans*, suivie d'une rencontre avec Jacques Perrin



Les temps-forts du festival

• Vendredi 12 novembre 19:00 – Maison de la Culture.

Cérémonie d'ouverture, suivie de l'avant-première : *L'événement* de Audrey Diwan

• Samedi 13 novembre 20:00 – Gaumont

De son vivant de Emmanuelle Bercot, en avant-première

• Dimanche 14 novembre 19:15 – Maison de la Culture, *Folle embellie*, suivi d'une rencontre avec Dominique Cabrera

• Dimanche 14 novembre 16:00 – Maison de la Culture, *French Cancan* de Jean Renoir, présenté par Dominique Besnehard

• Mercredi 17 novembre 20:30 – Maison de la Culture, Ciné-concert de *La chute de la dynastie des Romanov* de Esther Choub, avec une création musicale de Karol Beffa (co-production avec la Maison de la Culture, tarif spécial)

• Jeudi 18 novembre 10:00 – Maison de la Culture, Rencontres professionnelles : La préservation et valorisation des films de patrimoine, le rôle des cinémathèques. (Bologne, Lisbonne et Amsterdam)

• Jeudi 18 novembre 14:00 – Maison de la Culture, Z, suivi d'une rencontre avec Costa-Gavras

• Jeudi 18 novembre 21:00 – Ciné St-Leu *L'homme qui tua Liberty Valance* de John Ford, présenté par Laurent Delmas

• Vendredi 19 novembre 20:00 – Gaumont Cérémonie de clôture, suivie de l'avant-première : *Madres paralelas* de Pedro Almodóvar



• Anne-Gaëlle de Alghatho Simmel

La Maison de la Culture

Gilbert Fillinger raconte sa maison de la culture



• Cinéma Orson Welles



• Gilbert Fillinger

HISTOIRES DE CINÉ-MA

/PAR GILBERT FILLINGER

MULHOUSE

La première fois que je suis allé au cinéma c'était en famille. J'avais trois ou quatre ans, on était allé voir Laurel et Hardy dans *La Bohémienne*, le cinéma s'appelait le Thalia. Au début du film, j'étais très dissipé et je regardais surtout les gens rire; il y avait des loges, on y servait des boissons et les spectateurs fumaient. La fin du film m'avait totalement

traumatisé, car les deux protagonistes avaient été torturés : Laurel avait été rallongé, Hardy écrasé... Je pleurais en quittant la salle.

Quelques années plus tard, j'étais toujours bien jeune, une douzaine d'années, il y avait un cinéma qui existait dans la gare de Mulhouse, le Ciné Train, à 400 mètres de chez moi, avec une programmation très éclectique, des westerns, des films de cape et d'épée, des péplums, des polars, des mélés américains, du cinéma italien... À cette époque, j'aidais mes parents dans leur café-restaurant-hôtel, et mon très jeune âge attirait la sympathie des clients dont les pourboires me permettaient d'aller au cinéma et de façon moins régulière au théâtre, ou d'acheter des disques, des livres. C'étaient les années 1963-1967. Avec ma mère et mon frère, souvent seul, je profitais de ce cinéma permanent de proximité qui présentait chaque semaine 6 films différents. Ainsi est né mon amour du cinéma, mais aussi une certaine curiosité pour l'opéra et l'opérette que je pouvais m'offrir deux ou trois fois par an lorsque des opportunités de porter du champagne dans les chambres augmentaient «ma cagnotte» de façon conséquente.

Puis, dès l'âge de 17 ans, j'ai participé à des week-ends cinémas organisés par mes enseignants autour de cinéastes de la Nouvelle

Vague, Godard, Resnais, Chabrol, Rivette... Mulhouse avait déjà la chance d'avoir deux salles d'art et d'essai, un cinéma de centre-ville et un cinéma d'une paroisse en périphérie où les programmations s'ouvraient aux films français de qualité et surtout présentaient les œuvres primées à Cannes, Venise, Berlin et celles des grands maîtres de la création cinématographique tels Bergman, Fellini, Tati, Rossellini, Visconti, Antonioni, Polanski, Kurosawa, Luis Buñuel, Jacques Demy pour ne citer qu'eux ou encore les grands réalisateurs américains.

J'ai alors adhéré à un ciné-club où j'ai découvert un autre cinéma, plus aventureux, avec une filmographie que l'on ne pouvait pas voir dans les salles classiques des circuits commerciaux. Il s'agissait de films de cinéastes engagés, pleinement en phase avec les réalités politiques et sociales de leur pays. C'était la continuité des projections de films du cinéma néo-réalisme italien présentés dans ce Ciné Train de mon enfance et mon adolescence qui m'avaient bouleversées et avaient provoquées mes premières révoltes de jeunesse : c'était un cinéma ancré dans le quotidien qui véhiculait aussi du rêve, de l'utopie, un esprit de liberté et de transgression... Je me frottais à un cinéma militant, reflet des crises sociales, d'une envie de



• La MCA aux couleurs du FIFAM (ici en 2001)

changer le monde et de vivre autrement ; un cinéma parfois empli d’optimisme avec une autre vision du monde. Bernardo Bertolucci, Andreï Tarkovski, Bo Widerberg, Miklós Jancsó, Wojciech Has, Andrzej Wajda, Jerzy Skolimowski, Jerzy Kawalerowicz, Sergueï Paradjanov, Jiri Menzel, Milos Forman, Ivan Passer, Vera Chytilová, Ken Loach, Glauber Rocha et tant d’autres dessinaient peu à peu ma conscience politique. Ce qui m’intéressait également chez ces artistes, c’étaient leur esthétique, leur nouvelle manière de filmer, de raconter des histoires qui correspondaient à ce besoin de changement auquel j’aspirais, et qui habitait largement la jeunesse : vivre l’avenir différemment. Le cinéma était alors un prodigieux vecteur de valeurs.

Le visionnage d’autant de productions cinématographiques a élargi notablement mon champ de projection, avec un goût plus développé pour la culture en général, ce qui a participé à transformer ma conscience politique.

C’est à cette époque que l’idée m’est venue de projeter des films interdits en France en les important clandestinement de Suisse, plus précisément de Bâle où je travaillais. Avec entrain et insouciance, j’organisais une soirée particulière dans un cinéma de quartier avec ce qu’on appelait le Cinéma de guérilla et deux films de Robert Kramer *The edge* et *Ice*.

Malheureusement l’arrivée des gendarmes interrompit ce moment jugé par trop subversif. Il s’acheva par une fuite, les bras chargés des bobines avec un retour le soir même en Suisse… Cet épisode tragi-comique n’entama en rien ma détermination à promouvoir le cinéma, et, avec des camarades, nous décidâmes de créer un Ciné classique pour ne pas oublier les grands créateurs du passé et présenter des films anciens en noir & blanc. Ainsi, chaque année, présentions-nous une sélection de chefs-d’œuvre, parfois oubliés ou ignorés. C’était également pour moi une première occasion de défendre en public des œuvres.

En bref ce furent mes premiers pas dans le monde culturel, avec aussi l’organisation de concerts rock, et un attrait de plus en plus marqué pour le théâtre. Je ne percevais pas encore combien les pourboires avaient eu un effet émancipateur, comment ils avaient participé à la construction de ma pensée, et surtout de quelle manière ils révélaient cette volonté sous-jacente d’être un agitateur. Or, cette période m’a permis de voir le monde autrement, et surtout m’a donné envie de le connaître autrement. Le voyage, la route se sont imposés ; la découverte de nouveaux espaces, de nouveaux pays, est devenue les années qui suivirent la réalité de mon quotidien.

PARIS

À mon retour de voyage, j’ai décidé de travailler dans le monde de la Culture, mais cela est une autre histoire. Dans le milieu des années 1970 et jusqu’aux années 1990, ma vie personnelle et professionnelle m’a emmené à Paris, qui est devenu ma base de vie.

La profusion des salles de cinéma, la richesse et la diversité des productions cinématographiques et les nombreux cycles cinématographiques — la Cinémathèque de Paris alors installée au Palais de Chaillot — enchantaient mon appétit cinéphile. Au Cinéma Cosmos, devenu l’Arlequin, j’ai pu découvrir l’intégralité des œuvres de la période russe d’Andreï Tarkovski dont *Stalker* qui m’a hanté de longs mois, un film que je visionne encore régulièrement et qui faisait écho à ma quête personnelle d’une forme de perfection et d’un bonheur qui semble parfois inaccessible ; tout comme le cinéma japonais d’Yasujiro Ozu, de Kenji Mizoguchi et de Mikio Naruse.

Une amitié avec l’un des fondateurs du Cinéma Max Linder, Vincent Mellili, a permis d’ouvrir de nouvelles portes dans mon histoire cinématographique avec un accès très régulier aux salles et aux écrans géants. D’autres types de productions, magiques par la qualité de leur projection avec l’arrivée du dolby-stéréo, un cinéma grand spectacle allant de la saga de la *Guerre des Étoiles* à *Barry Lyndon* ou *2001 l’Odyssée de l’espace* de Stanley Kubrick, du *Parrain* à *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, des films de Martin Scorsese à un cinéma où l’on pouvait « se fondre » dans l’écran et le son captaient également mon attention. Les aventures singulières restaient évidemment au cœur de mon intérêt cinématographique avec un cinéma exigeant telles que les premières séries télévisées présentées au cinéma, souvent sur une journée et une nuit : *Berliner Alexandra Platz* de R.W. Fassbinder ou la Trilogie *Heimat* de Edgar Reitz dont les débats entretenaient la conscience politique. Cette période vit aussi naître un cinéma qui abordait les questions écologiques dont le merveilleux film d’Akira Kurosawa *Dersou Ouzala*.

BOURGES

Arrivé à la Maison de la Culture de Bourges en 1996, il m’a semblé essentiel de donner au cinéma une place importante. L’histoire des Maisons de la Culture s’est faite autour de toutes les composantes du spectacle vivant, des expositions, mais aussi du cinéma, qui souvent favorisait le débat et permettait à d’autres publics de fréquenter ces « Cathédrales de la Culture ».

Très rapidement, l’idée de construire un cinéma au sein de la Maison m’est venue. Nous avions la superficie pour le faire. Vincent Mellili, mon ami fondateur du Max Linder à Paris, m’a rejoint en tant que secrétaire général, et ensemble avec une équipe d’architecte nous avons conçu un très beau cinéma, confortable, avec les technologies sonores d’aujourd’hui et une grande qualité de projection.

L’actualité cinématographique, les sorties nationales nous amena de nouveaux publics et donna

une permanence d’ouverture à cette première Maison de la Culture. La salle n’ayant que 110 places affichait régulièrement complet pour mon plus grand plaisir. Je n’aurais jamais, même dans mes rêves les plus fous, osé imaginer avoir un cinéma avec une programmation aussi exceptionnelle juste au-dessus de mon bureau…

Mes souvenirs de jeunesse, de ciné-clubs, de journées et de nuits cinématographiques souvent accompagnés par le regretté Jean Douchet — célèbre plume des Cahiers du Cinéma -, de rétrospectives, de films censurés et interdits, de cinéma underground, de néo-réalisme italien, de patrimoine, reprenaient vie dans cette salle.

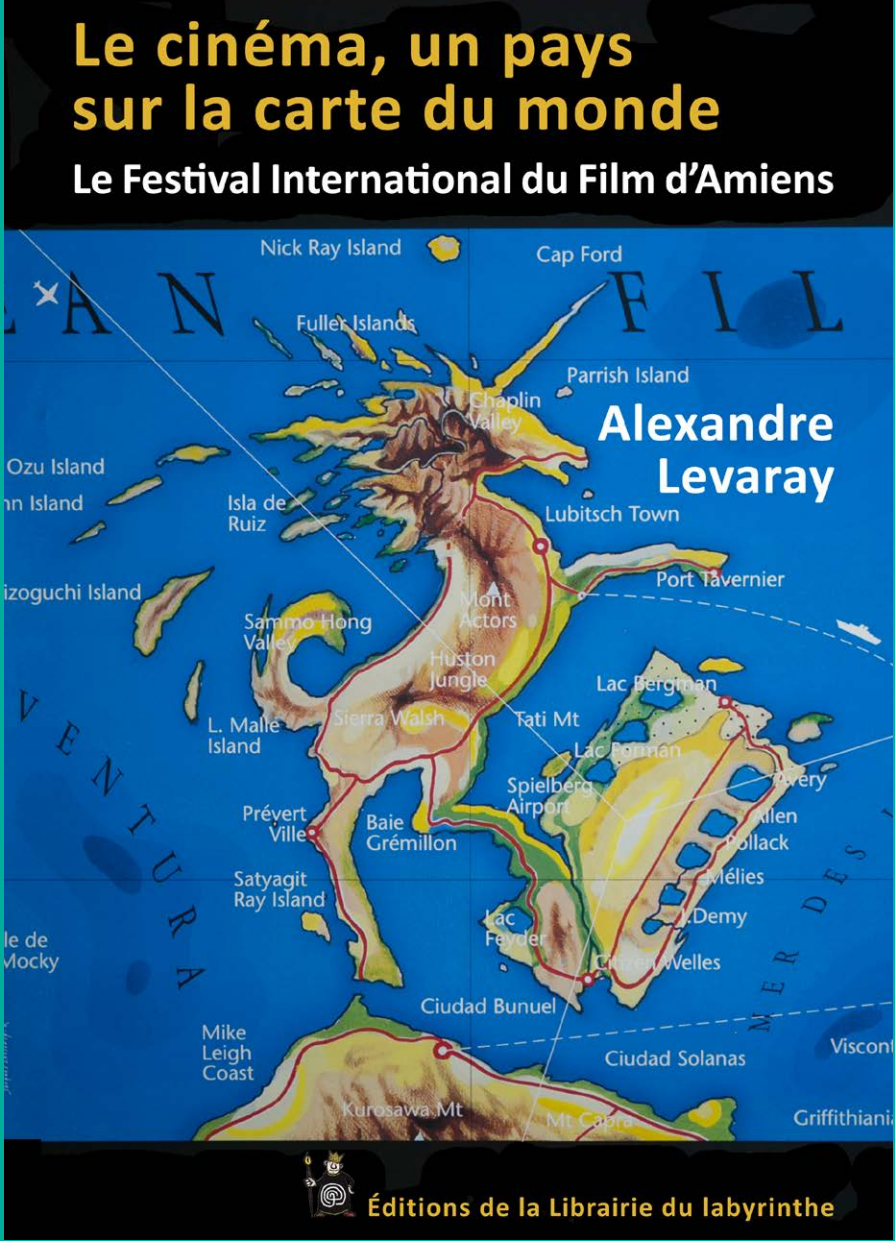
AMIENS

À Amiens, la Maison de la Culture abritait également un cinéma, le Cinéma Orson Welles ; une salle programmée par Gilles Laprévotte qui, avec son exigence et sa cinéphilie, permettait d’accéder aux films d’aujourd’hui tout en donnant accès au patrimoine cinématographique mondial en présentant régulièrement sous forme de cycles une histoire du cinéma. Ensemble, nous avions imaginé un cycle de plusieurs mois, inspiré de la Nouvelle Vague qui retraçait cette révolution cinématographique mondiale que j’avais connue lors de mes jeunes années à Mulhouse et que nous avions appelé les Nouvelles Vagues.

Là encore, nous avons décidé de refaire la salle qui manquait de confort, de qualité sonore, et nous avons souhaité tout en gardant la possibilité de présenter nos films en 35 mm installer le numérique, et ainsi profiter d’une nouvelle technologie qui allait profondément changer l’histoire du cinéma. De nos jours, c’est avec plaisir que je retrouve cette salle que, sans parti pris, je trouve toujours comme étant la salle de cinéma la plus agréable d’Amiens.

L’autre particularité amiénoise était que cette belle et généreuse Maison de la Culture abritait également l’un des festivals de cinéma les plus créatifs en France : Le Festival du Film d’Amiens, et cela c’est aussi une autre belle histoire.

Pour conclure, je voudrais rendre hommage à un ami, l’une des grandes personnalités du cinéma, Marin Karmitz, fondateur des cinémas MK2, producteur d’Abbas Kiarostami, de Claude Chabrol, de Krzyszof Kieslowski et de tant d’autres, qui m’a soutenu, accompagné et encouragé avec Martin Hirsch dans mon aventure heureuse liée au jardin. Il a permis, en outre, la création du Festival International de Jardins des Hortillonnages d’Amiens (2010) ainsi que les Jardins de la Paix qui, après la Belgique et les Hauts-de-France, se prolongent dans la région Grand Est pour créer un Chemin de la Paix inédit en Europe, telles des séquences en cinémascope, témoins des meurtrissures, des fléaux et des pensées de notre société contemporaine •



LE CINÉMA, UN PAYS SUR LA CARTE DU MONDE

Et si organiser un festival, c’était prendre les voiles et partir à l’aventure au loin, avec un équipage haut en couleur prêt à tout pour revenir à bon port, chargé de trésors cinématographiques?

C’est cette épopée faite de trouvailles, de rencontres et de souvenirs que l’ouvrage Le cinéma, un pays sur la carte du monde propose de (re) découvrir. Remontant aux origines du FIFAM, mais aussi en croisant les mondes, l’ouvrage est bien décidé à lui rendre sa place dans l’histoire du cinéma, et à tous les autres qui ont suivi les mêmes valeurs. On s’aventure dans les premiers temps des politiques culturelles en France, au moment de l’engagement militant ou lors de l’invention d’un nouveau cinéma, le « troisième cinéma ». On croise ensuite les amis burkinabè, mexicains ou américains

Peu à peu, c’est une nouvelle carte du monde que l’on dessine et il n’est pas question de jeter l’ancre. Alors, tous à bord!

L’ouvrage est disponible à la librairie du Labyrinthe à Amiens ou sur commande à l’adresse suivante : www.librairiedulabyrinthe.fr

Ouvrages édités ou co-édités

par le Festival international

du film d’Amiens

- *Le Cinéma algérien* de Jean-Pierre Garcia et Marc Mangin (1982)
- *Cinéma et apartheid* de Jean-Pierre Garcia et Patrick Duval (1983)
- *Monte Hellman* de Charles Tatum Jr (co-édition avec Yellow Now, 1988)
- *Les Indiens et le Cinéma, des Indiens d’Hollywood au Cinéma des Indiens* - collectif (co-édition avec la Maison de la Culture d’Amiens, Trois Cailloux, 1989)
- *La Grande Menace* de Gilles Laprévotte, Michel Luciani, Anne-Marie Mangin (co-édition avec la Maison de la Culture d’Amiens, Trois Cailloux - (1991 ; Prix de la Critique du meilleur ouvrage de cinéma de l’année)
- *Mike Leigh* de Gilles Laprévotte (co-édition avec la Maison de la Culture d’Amiens, Trois Cailloux, 1994)
- *Cinéma irlandais* de Jean-Pierre Garcia et Klaus Gerke (co-édition avec K-Films Editions, 1996)
- *Itinéraires/les cinéastes africains au Festival de Cannes* (avec le Ministère de la Coopération, 1997)
- *Leo McCarey, le burlesque des sentiments* - collectif - (avec la Cinémathèque française - Ed. Mazzotta, 1998)

- *Blasco Ibáñez dans le cinéma des origines* (bilingue espagnol/français, co-édition avec le Festival de Huesca, 1999)
- *Delmer Daves, la morale des pionniers* (avec la Cinémathèque française, 1999)
- *Cinéma turc : les années quatre-vingt-dix* de Mehmet Batutçu (1999)
- Jack Arnold, l’étrange créateur* - ouvrage collectif (avec la Cinémathèque française, Ed. Vol de Nuit, 2000)
- Val del Omar, au-delà du surréalisme (bilingue espagnol/français ; co-édition avec le Festival de Huesca, 2000)
- Edgar Ulmer, le bandit démasqué – ouvrage collectif sous la direction de Charles Tatum Jr (co-édition avec Yellow now – Côté cinéma, 2002)
- *Un regard sur les Studios Churubusco/ Una mirada a los Estudios Churubusco* de Rafael Alcérreca (édition bilingue espagnol/français, 2002)
- *Sous le soleil de la Nikkatsu*, ouvrage collectif sous la direction de Fabien Gaffez (2007)
- *L’Actors Studio – Une révolution stylistique?*, ouvrage

- collectif (2009)
- *Yelsiçam, l’âge d’or du cinéma turc* de Atilla Dorsay, Anne-Marie Poucet et Giovanni Scognamillo (2009)
- *Indian’s Song* de Gilles Laprévotte et Thierry Roche (co-édition avec Yellow Now – Côté cinéma, 2010)
- *Voyage à travers le cinéma croate*, ouvrage collectif coordonné par Fabien Gaffez (2012)
- *Tulsa Oklahoma Cinéma*, ouvrage collectif coordonné par Fabien Gaffez (2013)
- *L’Autre néo-réalisme – Une correspondance* de Marco Bertozzi et Thierry Roche (coédition avec Yellow Now – Côté cinéma ; 2013)
- *Faites le plus grand – Le cinéma selon Merian C. Cooper* de Jean-Christophe Fouquet (2014)
- *Sous l’arbre à palabres – Guide pratique* à l’usage des cinéastes africains (avec le Bureau des Médias du Ministère de la Coopération, 1996)
- *Sous l’arbre à palabres II – Guide pratique à l’usage des cinéastes africains et du Sud* (2001)
- *Sous l’arbre à palabres III – Guide pratique à l’usage des cinéastes africains et du Sud* (2011)

12 → 20
NOV. 2021

IGFB
@FILMFESTAMIENS
#FIFAM #FIFAM2021
WWW.FIFAM.FR

41^e

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM D'AMIENS

Photo: Instagram / @le_dominique_duchamp / @dominique_duchamp



41e Festival International du Film d'Amiens
• Du 12 au 20 nov. 2021

